

LE 18^E DU MOIS

■ MUNICIPALES
UN P'TIT TOUR ET PUIS
S'EN VONT? ▶ P. 4

■ FÉMINICIDES
LA COLÈRE AU PIED
DU MUR ▶ P. 8

■ VÉLO
LA PETITE REINE EN MAL
DE PISTES ▶ P. 10

■ CULTURE CONFINÉE
COMMENT S'EN SORTIR
▶ P. 20

■ CHRONIQUE
Covid-19 peut
aussi devenir une
école de vie. Le
voudrons-nous?
▶ P. 4



CORONAVIRUS LES SOLIDARITÉS AU BALCON

■ L'ÉCOLE MAINTIENT LE LIEN ▶ P. 2 ■ LES SERVICES ENCORE OUVERTS ▶ P. 3
■ DES VOLONTAIRES TOUJOURS AUX CÔTÉS DES MIGRANTS ▶ P. 3

■ PRUNUS
ET CHAPOTELET
LE PRINTEMPS
EST DANS LA RUE
▶ P. 6 ET 12



▶ P. 17 ET 24



■ ROSINE
KABORÉ
ET NICOLE
BERTOLT
ELLES FONT
PARLER DU 18^E

CORONAVIRUS



DE NOUVELLES SOLIDARITÉS DANS LES ÉCOLES

Depuis la fermeture des établissements scolaires, les enseignants se sont mobilisés pour rester en lien avec les familles. Témoignages de deux directeurs d'écoles, qui accueillent également des enfants de soignants.

Dès l'annonce de la fermeture des écoles, l'équipe pédagogique de l'école élémentaire Hermel, s'est organisée pour poursuivre les cours à la maison. Chaque enseignant a mis en place un système de travail par mail : une à deux fois par semaine, ils envoient un petit devoir à faire aux enfants, que les parents leur retournent. « On s'est demandé si on donnait des révisions ou si on continuait le programme », souligne Caroline Jarraud, la directrice, sachant que pour certains élèves ce sera plus difficile. Mais on a pris le soin de donner du travail pour tout le monde, y compris aux allophones. » Et pour ceux qui n'ont pas internet à la maison, une maman a proposé de commander des cahiers de vacances et de les faire livrer chez eux. « Très vite s'est mis en place un système de solidarité incroyable, notamment envers les familles les plus fra-

giles », se réjouit Caroline Jarraud. Dans son école, les parents délégués sont très investis et communiquent beaucoup entre eux. Les liens entre les familles et l'équipe pédagogique se sont également renforcés. « On s'appelle régulièrement pour se tenir informés. Une proximité affective s'est instaurée entre les enfants et leurs enseignants. »

Confinement et promiscuité

Dans l'école maternelle Richomme (classée REP +), qui accueille des enfants d'un milieu plus défavorisé qu'à Hermel, la fermeture des classes et le confinement général ont fait émerger d'autres problèmes. « Plus de 40 % des familles ont des revenus très faibles et sont très mal logées », souligne Laurent Ribaut, directeur de cette école. Comment font les familles de cinq personnes pour vivre confinées dans moins de 20 m² ? s'interroge-t-il. Une quinzaine d'élèves habitent par ailleurs dans des hôtels sociaux.

L'équipe pédagogique a dû s'adapter à chaque cas. « Pour ceux qui savent se débrouiller avec internet, on leur propose des sites et des liens. On a repéré aussi avec les enseignants les parents qui ne savent pas lire et ont besoin d'un contact oral. Et on a décidé de les appeler régulièrement pour savoir comment ils vont et leur donner des conseils. On a aussi proposé à certains quand ils sortent faire leurs courses, de passer à

l'école, où on laisse une enveloppe à leur nom avec un cahier, des crayons, des gommettes... » Laurent raconte aussi de belles histoires. Comme celle de ce petit garçon de 3 ans, dont les parents ne parlent pas français. « Le papa a enregistré sur son portable le message que son fils voulait nous adresser et l'a laissé sur notre messagerie : "Maîtresse, tu ne veux pas venir chez nous" ? » L'enseignante l'a rappelé, lui a chanté une comptine et restera en lien avec lui.

Laurent Ribaut se fait néanmoins du souci pour certaines familles. Beaucoup de mamans vivent seules avec leurs enfants et exercent des métiers précaires. Quelques-unes vivent de vente à la sauvette. « C'est pour elles qu'on est le plus inquiet, même

s'il s'agit d'une petite minorité. Quels seront leurs revenus si elle ne peuvent plus rester dans la rue ? »

L'accueil des enfants de soignants

L'école Richomme, comme l'école Hermel, s'est également portée volontaire pour accueillir des enfants de soignants. Mais ils sont moins nombreux que prévu : sur la douzaine d'inscrits à Hermel, seuls sept sont présents, certains parents ayant trouvé d'autres modes de garde. Ils sont encadrés par des enseignants volontaires eux aussi, qui se relaient, et des animateurs de la Ville de Paris. « Les enfants travaillent quelques heures le matin, puis jouent au basket, à la corde à sauter, au cerceau », explique Caroline Jarraud. On leur a donné des craies pour faire une fresque dans la cour. Malgré le climat oppressant, ils se sentent plutôt bien. »

Les parents ont fait preuve, là aussi, d'une belle solidarité. A Richomme, certains ont proposé de concocter des petits plats. « C'est très réconfortant, souligne Laurent Ribaut, car la situation est préoccupante. Dans la journée, tout se passe bien et on n'y pense pas. Mais le soir, quand on écoute les infos, on réalise qu'on prend des risques. »

Le directeur ne cache pas sa peur de la contagion. « Il est impossible de faire respecter tous les gestes barrières aux petits : le lavage des mains, on y arrive. Mais rester éloigné d'un copain, c'est impossible. » Il craint que le regroupement annoncé des enfants de soignants dans un nombre plus restreint d'écoles ne devienne problématique en terme de prévention. Et Caroline Jarraud s'interroge : « On ne sait pas comment la situation va évoluer, mais si les enfants étaient trop nombreux, je ne sais pas si je serais encore volontaire. » ● CHRISTINE LEGRAND

ENSEIGNER LA MUSIQUE À DISTANCE

Un casse-tête pour les professeurs de la Ville de Paris. Alors que rien n'a été prévu pour palier une semblable crise, ils se battent pour maintenir le lien et l'enseignement.



Les applications de messagerie des professeurs de musique de la Ville de Paris qui interviennent dans les écoles fonctionnent à plein régime depuis le 16 mars, premier jour de fermeture des écoles. Pas simple de mettre en place des programmes de musique à distance quand rien n'est adapté dans le dispositif de l'Éducation nationale. « Il faut maintenir le lien pédagogique », affirme-t-on à la direction des Affaires scolaires de la Ville (DASCO). Mais les outils qu'elle propose sont inutilisables : c'est de la pédagogie, pas de l'enseignement.

P'TITS DEJ'S SOLIDAIRES

SUR LE PONT, ENCORE ET TOUJOURS

Ils ont fait les « fonds d'armoire », trouvé quelques masques, des gants pour continuer de distribuer, encore et toujours, des petits-déjeuners solidaires dans le parc Eole.

Pour Benoit, un des membres du collectif des P'tits Dej's solidaires, il y a un « côté magique » dans le fait que les petits-déjeuners continuent et que la solidarité se manifeste aussi fortement. Ce matin même, lundi 23 mars, sixième jour de confinement pour ceux qui ont la chance d'avoir un logement où demeurer, il se dit « assez bluffé » ; à l'appel de Twitter, une quinzaine de nouveaux bénévoles sont venus aider à distribuer des petits-déjeuners à une centaine d'« invités » (ici on ne parle pas de migrants).

Ce n'était pourtant pas gagné. La mise en confinement, les restrictions de circulation, l'inquiétude d'infecter des personnes déjà affectées par des mois, voire des années, de vie dans

la rue dans des conditions sanitaires souvent déplorables, en poussaient plus d'un à dire « on arrête ».

Mais, magie et force du collectif, ils se sont adaptés, arrivent plus tôt le matin pour préparer les sandwiches qu'ils enveloppent dans des serviettes en papier et tendent aux invités, se passent régulièrement sur les mains le gel hydroalcoolique fabriqué par un pharmacien ami, offrent bien sûr café et thé comme toujours et tentent de répondre à la « forte demande de bouteilles d'eau, car les gens ont soif » (les points d'eau souvent situés dans les parcs et jardins maintenant fermés ne sont plus accessibles).

L'esplanade du Maroc fermée, la distribution se fait côté rue d'Auber-



P'tits Dej's Solidaires

trottoir, « quelqu'un au début de la file régule les passages, fait respecter les distances entre chacun », montre les « affiches multilingues d'info sur le coronavirus et la liste des lieux de distribution encore disponibles » fixées sur les grilles.

« Débrouille totale, citoyenne » car malgré « des demandes répétées à la Mairie de Paris, celle-ci n'a rien proposé sauf un soutien poli. » ●

SYLVIE CHATELIN

Pour les personnes sans abri

MANGER

L'Armée du salut 213 rue d'Aubervilliers. Lundi au dimanche à partir de 9 h.

Les Restos du cœur Jardin Anaïs Nin, sur le boulevard Macdonald. Mardi, mercredi, jeudi, vendredi, de 20 h à 21 h 30.

Distributions alimentaires : églises Sainte-Hélène (102 rue du Ruisseau), Notre-Dame de Clignancourt (place Jules Joffrin), Saint-Bernard de La Chapelle (rue Affre), Saint-Denis de La Chapelle (16 rue de La Chapelle).

Distribution de paniers-repas 70 boulevard Barbès, tous les jours, de 9 h 30 à 14 h.

SE LAVER

Bains-douches Ney 134 boulevard Ney. Lundi, mardi, mercredi, vendredi, samedi, 7 h 30-13 h, dimanche 8 h-12 h 30.

Halte humanitaire 33 avenue du Président Wilson, Saint-Denis. Du lundi au dimanche, 8 h-12 h 30, 14 h-18 h 30

Plus d'informations, régulièrement mises à jour : <https://pro.soliguide.fr/>

La chorale, on oublie, mais il reste l'histoire de la musique, la découverte des instruments – virtuelle bien sûr –, le chant, pourquoi pas, l'imagination... On sait combien la musique est essentielle au bien-être des enfants. Heureusement, les nombreux projets collectifs initiés dans l'arrondissement depuis plusieurs années (concerts inter-écoles en particulier) ont entraîné les professeurs à échanger par l'intermédiaire du portable. Et depuis lundi, ça fuse : recherche de sites éducatifs, partage de fiches réalisées par les uns ou les autres, échanges de bons plans, etc.

Le temps passé sur Internet !

Mais pour tout mettre en place rapidement, un travail de titan les tient rivés à leur téléphone ou à leurs écrans. « Cela prend beaucoup de temps », avoue

l'une d'entre eux. « On ne sait pas toujours où chercher, il faut transformer nos documents en PDF, en MP3, je n'ai pas 20 ans pour manier tout cela facilement. » Pour la plupart, le temps sur Internet est exponentiel : « Parfois j'éteins mon téléphone, je n'en peux plus. Entre mon activité de musicienne, ma chorale, les projets pédagogiques, les cours, quand je le rallume, j'ai 150 messages ! »

Pour l'instant le projet autour de Boris Vian, qui doit se dérouler en juin à la mairie, et qui réunit plus de 600 enfants, est maintenu : enregistrements audio, paroles, partitions, fiches incitent les enfants à chanter chez eux, à apprendre les paroles, sans passer la journée devant les écrans. Il faut continuer à mobiliser les troupes, et c'est ce qui inquiète un peu tout le monde : « Je suis sans nouvelles de quelques élèves,

explique une prof. J'ai peur qu'ils décrochent, l'enseignement c'est beaucoup d'affectif pour mobiliser les enfants les plus en difficulté. »

L'académie doit se mobiliser

Autre question à résoudre, trouver l'outil pour partager avec les élèves. Certaines écoles ont leur propre site, et le professeur de musique sa page ou son blog. Ce n'est pas le cas de toutes. Là, c'est l'académie qui doit se mobiliser enfin pour trouver une solution... qui fonctionne ! Mais la solidarité se développe, surtout dans les zones REP et ZEP où les professeurs craignent que le confinement isole encore davantage leurs élèves. « Ils me manquent beaucoup. En classe, on interagit, on réagit, là nous n'avons plus de retour réel. » ●

DOMINIQUE BOUTEL

Ouverts et fermés

Covid-19 ferme les portes de plusieurs services publics et restreint les activités des autres.

Fini les mariages, sauf urgence absolue et en tout petit comité : les mariés, deux témoins et l'officier célébrant. La plupart des personnels municipaux sont confinés chez eux et la Mairie du 18e limite au maximum ses activités. À l'état civil, seuls naissances et décès sont enregistrés, de 9 à 12 h et de 13 à 16 h. Pas de passeport ni de carte d'identité, sauf en cas d'extrême urgence (permanence par mail à ddct-titresdidentite@paris.fr).

Côté logement, les attributions sont suspendues. En revanche les poubelles sont collectées mais les balayeurs sont consignés chez eux. Les encombrants ne sont plus ramassés.

Les crèches sont fermées sauf celles des hôpitaux et trois autres dans le 18e (Ganneron, Huchard et au 126 Marcadet) réservées aux enfants des personnels soignants. Les écoles maternelles (Belliard, Richomme et Ruisseau), élémentaires (Clignancourt, Cugnot, Françoise Dorléac, Richomme et Simplon) et un collège (Coysevox) sont ouverts pour les enfants de soignants.

Les marchés sont fermés, ainsi que les cimetières à l'exception des obsèques (20 personnes maximum).

La Poste limite ses activités : les facteurs assurent leur tournée mais avec des passages moins fréquents. Les prestations sociales ne sont versées que dans cinq bureaux (Barbès, Duc, Duhesme, Islettes et Ordener).

Toutes ces informations sont susceptibles d'évoluer dans les jours à venir. Et pour soutenir le moral des « confinés », la Ville propose diverses activités à distance (sport, cuisine, aide aux devoirs, etc.) sur son site Que faire à Paris ? et la mairie du 18e dans sa newsletter.

FAIRE FACE, TENIR DEBOUT

Covid-19 éprouve et multiplie nos peurs. Covid-19 peut aussi devenir une école de vie. Le voudrons-nous? PAR DANIEL CONROD

Equipé pour le tour du monde à pied, un homme massif et ses deux bâtons de marche arpentent la rue de l'Évangile tôt le matin. Il s'arrête, mouche tranquillement ses deux narines avec ses doigts, crache un bon coup par là-dessus et reprend son pas martial derrière ses deux bâtons qui vont plus vite que lui. Même par temps de coronavirus, se faire du bien n'a pas de prix ! A la remarque gentiment moqueuse qu'on lui adresse de loin, social distancing oblige, il répond d'un généreux, « Je t'emmerde ! » Covid-19, c'est aussi ça. Va falloir s'y faire.

Jeudi 19 mars, troisième jour de confinement, printemps en vue, sinon déjà là. Parcs et jardins fermés, reste l'option training en miniature et marche rapide dans le quartier, son attestation de déplacement dérogatoire en poche. Évangile, Aubervilliers, Chapelle, Marx Dormoy etc. Premier contrôle policier rue d'Aubervilliers. Corrects les policiers, très corrects mais pas masqués¹, ni gantés, comme à peu près tous les agents et professionnels publics ou privés au contact des gens. Exposés au virus autant qu'exposants.

Le long du parc Eole, entre le Grand Parquet et l'angle de la rue du Département, attroupement de migrants autour du petit-déjeuner traditionnel (P'tits Dej's solidaires). Hier matin, mercredi 18 mars, même rituel déjà ou presque. Au même endroit, à la même heure, une responsable avait annoncé qu'elle n'était pas sûre de la suite ni de la forme que pourraient prendre ces petits-déjeuners, compte tenu des mesures de confinement progressivement mises en place par le gouvernement. Elle proposait à chacun d'écrire sur une feuille de papier un nom et un contact au cas où... Pour l'instant, ça continue au même endroit et c'est bien comme ça. On poursuit.

Pas de bruit. Silence vertigineux. Tous les chantiers à l'arrêt. Il y en a beaucoup par ici. Ville morte? Pas vraiment. Il y a celles et ceux qui n'ont pas d'endroit à eux pour se confiner ni confiner les leurs le cas échéant, toxiques, migrants,

SDF. Et autres perdants ou perdus de la vie... Ils sont nombreux par là. Si Covid-19, une fois dans la place, ne fait pas le tri à l'intérieur des classes sociales, les inégalités face au risque d'être infecté n'en demeurent pas moins vivaces. En bordure de chantier rue de l'Évangile, une femme surgit du dessous d'une remorque. Un carton lui tient lieu de porte ou de fenêtre. Le confinement, elle qui semble sortie d'un terrier, elle sait ce que c'est. On est embarrassé de déranger son réveil. Embarrassé de voir ce qu'on ne veut pas voir. Corps effacés jusque-là de l'espace public, corps jusque-là invisibles ou fondus dans la masse, corps pour ainsi dire revenus à la surface, corps non destinés à être vus ou reconnus. Non, les

Il faudra bien que les Etats et ceux qui les dirigent en reviennent à leur tâche principale qui est de protéger les gens et les peuples.

rues ne sont pas vides. Simplement, d'autres gens les occupent.

S'il y a deux ou trois choses que Covid-19 nous martelle, c'est que l'économie du monde telle qu'elle est, nous précipite à marche forcée vers la catastrophe et qu'il faudra bien que les Etats et ceux qui les dirigent en reviennent à leur tâche principale qui est de protéger les gens et les peuples. Le répéter à défaut de convaincre? Quant à nous... Pour l'instant, ne pas stocker de nourriture, ne pas craindre d'en manquer, regarder les gens, tous les gens, en face, ne rien risquer qui leur nuise, ne pas se rirer des maux du temps, ne pas en avoir peur, se soucier de nos anciens, tenir debout. C'est déjà ça.

1. Sur la pénurie de masques (notamment les FFP2 indispensables aux personnels soignants), je signale une excellente enquête journalistique sur le site de LCI d'où il ressort que la délocalisation industrielle à tout crin est de fait littéralement criminelle. On s'en doutait un peu : <https://www.lci.fr/sante/coronavirus-covid-19-pourquoi-la-france-est-en-penurie-de-masques-ffp2-2148489.html>

ÉLECTIONS MUNICIPALES

LES COULEURS DU 18^E APRÈS UN PREMIER TOUR SOUS CORONAVIRUS

C'était une campagne sous le signe du vert, avec une concurrence évidente entre les listes qui s'est manifestée dans la plupart des programmes et sur les affiches.

Comme l'auront sans doute noté les 250 personnes qui se sont pressées pour écouter les huit têtes de liste lors du débat co-organisé le 7 mars par notre mensuel et la Ligue des droits de l'Homme, l'environnement est le souci de tous ! Le parc Ordener-Poissonniers a été un enjeu de campagne important... et reste un sujet pour le futur maire du 18e.

Participation en baisse

Le premier tour qui a eu lieu le 15 mars, a été marqué par un taux de participation en baisse de plus de cinq points, par rapport à la précédente élection municipale. Dès le matin, on a vu qu'elle était modérée, mais elle s'est effondrée dans l'après-midi. Est-ce parce que les inscrits ont pris conscience du danger que pouvait représenter la fréquentation d'un bureau de vote? Ou bien ont-ils préféré aller profiter du soleil qui, ce jour-là, signalait l'approche du printemps? Certainement les deux ! Ce sont les jeunes et les femmes qui ont le moins voté. Reste qu'il s'agit d'une situation totalement inédite qui a certainement modifié le choix des électeurs pour ce premier tour...



Thierry Nectoux

A l'école Foyatier, les assesseurs étaient équipés de masques, de désinfectant pour nettoyer les surfaces et pour certains, de gants.

Le taux de participation pour l'ensemble du 18e est de 40,24%, avec des pointes à 45%, notamment autour de la mairie. Le bureau 25, place Constantin Pecqueur est celui qui compte le plus grand nombre de votants avec 46,92%. Par ailleurs, on note des taux inférieurs à 30% dans les bureaux de vote situés aux portes de Paris : rue Belliard, place Françoise Dorléac, rue Fernand Labori, au 124 de la rue des Poissonniers, rue Charles Hermite et dans certains bureaux de la Goutte d'Or : rue Pierre Budin, rue Richomme. Le bureau 44, au 129 rue Belliard, enregistre le plus faible nombre de votants, avec seulement 22,67%, même pas un quart des inscrits. Cette baisse spectaculaire de la participation est peut-être due à « l'effet coronavirus », mais elle renvoie aussi aux déterminismes socio-démographiques : on vote plus dans les quartiers où les habitants sont plus aisés ou ont une situation plus stable.

Rose, vert et bleu, les quatre listes en fête

Les résultats du premier tour sont « sanctuarisés », ils détermineront quelles listes peuvent participer au deuxième tour de scrutin. La liste du maire sortant, Eric Lejoindre, Paris en commun,

menée par Anne Hidalgo a recueilli 31,66% et 13499 voix. Elle obtient son meilleur score, 40,1% des voix dans la Goutte d'Or, rue Pierre Budin : 188 voix. Mais son meilleur bureau en nombre de voix, est celui du 61 rue de Clignancourt avec 299 voix. Ses scores sont homogènes sur l'ensemble du 18e, avec une petite faiblesse dans l'ouest de l'arrondissement et les trois bureaux où elle n'atteint pas cent voix sont aux portes de Paris.

La liste de Pierre-Yves Bournazel, Ensemble pour Paris, totalise 7 245 voix et 16,99%, avec, place Constantin Pecqueur, son meilleur bureau en voix et en pourcentage, 207 et 29,5%. Cela n'a rien de surprenant, les résultats électoraux étant souvent liés à la sociologie des quartiers.

La surprise vient de la liste L'Écologie pour Paris d'Anne-Claire Boux, conduite par David Belliard qui arrive deuxième. Elle réalise le meilleur score d'Europe Écologie Les Verts dans Paris, avec une forte progression par rapport à 2014 alors que son mouvement stagne pour cette élection, sauf dans le 10e. Son meilleur résultat avec 172 voix et 21% est au 63 rue de Clignancourt et le moins bon, 32

voix et 7,5% à Charles Hermite. Cette liste a été distancée par celle d'Eric Lejoindre qui a recueilli 6 185 voix de plus, mais elle devance de 69 voix celle de Pierre-Yves Bournazel, arrivée troisième.

Enfin, la liste de Rudolph Granier Changer Paris, conduite par Rachida Dati a réuni 4 825 suffrages soit à peine 11,32%. Son meilleur bureau est le numéro 3 de la mairie avec 116 voix et 17,6% et son plus mauvais score 35 voix, rue Ferdinand Flocon.

Quelles alliances au second tour?

Les listes qui réunissent 10% des voix pourront se maintenir ou fusionner, selon leur choix (1). A partir de 5%, les frais de campagne sont remboursés. La liste Décidons Paris de Vikash Dhorasoo conduite par Danielle Simonnet, a obtenu 9,3% des voix avec 3 964 suffrages. Elle ne peut donc participer au second tour. Ses meilleurs bureaux sont ceux de la rue Saint Mathieu dans la Goutte d'Or avec 16,3% et 107 voix et de la rue Richomme avec 108 voix et 15,6%. Au soir des élections les militants étaient déçus par ce score, bien en deçà des résultats obtenus par la France insoumise aux dernières législatives. La liste Le Nouveau Paris de Lucas Elalouf menée par Cédric Villani, a réuni 6,13% des voix. Pour elle aussi, l'aventure est terminée.

Plusieurs listes n'atteignent pas 1%, entre autres la liste citoyenne Le 18e en commun menée par Patrick Garnier ou celle du Rassemblement national. ● DANIELLE FOURNIER

1. A l'heure où nous diffusons cet article, nous ne savons pas quelles listes seront déposées pour le deuxième tour qui devait avoir lieu le 22 mars et a été reporté sine die, compte tenu de la situation sanitaire.

68 bureaux de vote Taux de participation de 40,24%

Électeur	Voix	Taux
Eric Lejoindre Paris en commun (A. Hidalgo)	13 499 voix	31,66 %
Anne-Claire Boux Europe Écologie-Les Verts (D. Belliard)	7 314 voix	17,16 %
Pierre-Yves Bournazel Ensemble pour Paris (A. Buzyn)	7 245 voix	16,99 %
Rudolph Granier Changer Paris (R. Dati)	4 825 voix	11,32 %
Vikash Dhorasoo Décidons Paris (D. Simonnet)	3 964 voix	9,30 %
Lucas Elalouf Le nouveau Paris (C.Villani)	2 612 voix	6,13 %
Pierre Liscia Donnons enfin une voix au 18e	1 480 voix	3,47 %
Jérôme de Germain Aimer Paris (S. Federbusch) Rassemblement national	391 voix	0,92 %
Hela Daboussi Parisiennes, Parisiens	336 voix	0,79 %
Abdellah Aksas Lutte ouvrière	273 voix	0,74 %
Marcel Campion Libérons Paris	214 voix	0,50 %
Florian Gibert Non à la privatisation	188 voix	0,44 %
Jean-Jacques Mazur Paris je t'aime (J.-J. Mazur) Union Populaire Républicaine	176 voix	0,41 %
Patrick Garnier 18e en commun	117 voix	0,27 %

Les résultats complets du premier tour sont consultables ici : <https://frama.link/resultatsmunicipales2020>

DERNIER VOTE AVANT LE CONFINEMENT

Etrange ambiance dans les bureaux de vote sous menace sanitaire.

Dans le quartier des Abbesses, ce dimanche ensoleillé ressemble presque à tous les dimanches. Les riverains sont allés faire leurs courses dans les commerces alimentaires encore tous ouverts. Seules les files d'attente sont plus distendues que d'habitude, comme l'exigent les nouvelles consignes de distanciation. Dans l'école Lepic, où des électeurs sont venus avec leur cabas remplir leur devoir de citoyen, l'atmosphère est un peu la même. Un panneau d'information et une bouteille de gel hydroalcoolique posée sur une table à l'entrée avec la mention « N'en prenez que quelques gouttes », rappellent que le coronavirus n'est pas loin. Mais les assesseurs ne portent ni masque ni gants. Pas de marquage au sol pour indiquer l'espacement réglementaire entre chaque personne. Et le nettoyage régulier des tablettes des isolements n'a pas été prévu. « Cette élection se déroule comme d'habitude, dans la bonne humeur, et on ne sent pas les gens inquiets », résume l'assesseur Renaud Frank Geneste. « On a seulement plus de mal à trouver des volontaires pour dépouiller. » Même les jeunes se défilent. « J'ai un peu la gueule de bois », argue une jeune fille qui a fêté la fermeture des bars la veille. Amanda, 43 ans, estime « qu'il n'est pas prudent de voter aujourd'hui. Moi je me suis éloignée des personnes âgées ». Claire, 82 ans, s'est déplacée malgré le coronavirus. « Je fais partie des personnes à risque », dit-elle. Mais il est important pour moi d'accomplir mon rôle de citoyenne, encore plus pour élire le maire de ma ville ». Quant à Caroline, 63 ans, elle est rentrée directement chez elle avec son caddy. Furieuse qu'on ait maintenu ce scrutin, c'est la première fois de sa vie qu'elle s'abstient.

CHRISTINE LEGRAND



Thierry Nectoux

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire
0222 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Stéphane Bardinot, Anne Bouchard, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Lucie Créchet, Daniel Conrod, Michèle Dassas, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Florian Gaudin-Winer, Annie Katz, Nina Le Clerc, Christine Legrand, Jacky Libaud, Sandra Mignot, Pierre Pinelli, Sophie Roux.

Photographies et illustrations : Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Sandra Mignot, Yves Sanquer, Corentin Schimel.

Relecture : Marine Cerceau, Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume

Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Sophie Roux, secrétaire, Danielle Fournier, secrétaire adjointe Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

LE 18^E DU MOIS

76 rue Marcadet
75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumoism@gmail.com

www.18dumoism.info

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18DUMOIS

NATURE

LE PRUNUS CHAMPION DE LA FLORAISON PRÉCOCE

Les fleurs blanches et roses sont de sortie dans nos rues et parcs, même par temps froid. Celles des cerisiers, des amandiers, des abricotiers ou des pêchers, qui appartiennent tous à la même famille.



Jean-Claude N'Diaye

Sans doute avez-vous admiré depuis janvier, ou parfois même dès novembre, la délicate floraison de petits arbres dans les jardins ou les rues de notre arrondissement. A port fastigié (avec leurs branches dressées et serrées contre le tronc) ou pleureur, à fleurs blanches ou roses, à feuilles persistantes ou caduques, à fleurs simples ou doubles, il y a 90% de chances pour que vous ayez eu à faire à des Prunus.

Appartenant à la famille des rosacées, sous ce nom latin se cachent, non seulement les pruniers comme on le subodore, mais aussi les pêchers, les amandiers, les abricotiers et les cerisiers.

Dès novembre, les *Prunus subhirtella autumnalis* commencent à fleurir sur l'esplanade Nathalie Sarraute, devant la Halle Pajol, sans que cette floraison précoce ait un rapport avec le réchauffement climatique.

En février, nous pouvons admirer la floraison de l'indigène prunier myrobolan (*Prunus cerasifera*) dont la variété *pissardii* prospère dans la rue Ronsard, entre la Halle Saint-Pierre et la plaque en hommage au naturaliste Cuvier, au pied de la « falaise » du jardin Louise Michel. Cette variété à fleurs blanches et feuillage pourpre est dédiée à Monsieur Pissard, jardinier du shah d'Iran, qui, après avoir remarqué cette couleur originale dans un jardin à Tabriz vers 1880, avait

récolté des noyaux, les avaient confiés aux pépinières Croux qui les avaient mis en culture avec succès.

Dans le même jardin Louise Michel, près d'un sophora pleureur et face au musée d'art brut, nous pourrions admirer un pêcher, *Prunus persica*, aux belles fleurs roses et aux fruits savoureux. Pour voir un amandier, il nous faudra aller dans la pépinière de l'association Vergers urbains, située dans le jardin Rosa Luxemburg, sous la Halle Pajol, ou encore... au cimetière Saint-Vincent.

Les cerisiers entrent dans la danse

En mars, tout s'affole, c'est la floraison générale des cerisiers, soit nos européens aux fruits savoureux, comme dans le square Alain Bashung, soit les japonais, *Prunus serrulata*, que vous pourrez voir sur la placette qui précède le jardin partagé Ecobox, dans l'impasse de La Chapelle. Ces cerisiers, sakura en japonais, existent en de nombreuses variétés créées par les horticulteurs nippons : kiku shidare sakura, au port pleureur, amanogawa au port fastigié ou kanzan au port évasé.

Comme vous le voyez, les *Prunus* ne manquent pas pour embellir les jardins, néanmoins je ne peux que vous inciter à planter des variétés à fleurs simples et non à fleurs doubles, car ces dernières ne fournissent ni pollen, ni nectar aux insectes, ni fruits aux oiseaux (et éventuellement aux humains!). A vos plantations! ● JACKY LIBAUD

COORDINATION MÉDICALE POUR UNE MEILLEURE PRISE EN CHARGE

Des projets couvrant l'ensemble de la population vont impliquer les professionnels libéraux, les établissements de santé et les associations dans un travail en réseau.

Ambiance conviviale et fort rassurante à la salle Saint-Bruno, malgré ces temps de coronavirus ! Plus de 70 professionnels de santé étaient réunis le 5 mars, pour la première assemblée générale de la communauté professionnelle territoriale de santé (CPTS) du 18^e. De quoi s'agit-il ? L'objectif principal est une meilleure organisation des parcours des patients d'un territoire donné, sur la base d'un projet de santé, tout en facilitant le travail des praticiens et acteurs sociaux et médico-sociaux.

Les CPTS sont issues de la loi santé du 26 janvier 2016, dans le but de structurer les soins de ville.

L'accord conventionnel interprofessionnel (ACI) qui met en place la CPTS du 18^e a été signé le 20 décembre 2019 entre l'ARS, la CPAM et l'association créée en 2017 entre les professionnels de santé. Actuellement, elle regroupe 55 adhérents : médecins généralistes, infirmiers, pharmaciens, kinésithérapeutes, assistantes sociales, radiologues, cardiologues, dentistes, orthophonistes, psychomotricien/art thérapeute, professionnels médico-sociaux.

Des actions ciblées

« Les projets doivent s'articuler autour d'une logique territoriale » précise Agnès Gianotti, médecin généraliste à la Goutte d'Or et présidente

de la CPTS, « mais son périmètre n'est pas figé, il pourra être modifié selon les besoins ».

Des actions en direction des personnes âgées (télé-médecine, visite à domicile, couverture vaccinale anti-grippe) seront coordonnées avec la Maison des aînés et des aidants (MAA) de Bretonneau. La maison de santé Epinettes-Grandes Carrières située à Bichat et celle ouverte tout récemment rue Marcadet (voir encadré) participent à ce projet. A l'ordre du

jour en ce moment, les mesures relatives aux risques graves du coronavirus pour ce public fragile.

Les autres projets validés concernent la santé des femmes, notamment celles en situation précaire (dépitages, lutte contre les IST) ainsi que l'accès aux soins, en particulier par la mise en place d'un pool de médecins remplaçants.

Porteuses de la parole des patients et toujours impliquées, des associations agissant dans le domaine de

la santé, participent à cette coordination : URACA, AUSSI, AMSAV, etc. Le fonctionnement de la CPTS est assuré par un financement de 100 000 € en année pleine. Des budgets spécifiques seront attribués aux projets en fonction de leur intérêt.

Afin d'opérer un maillage territorial national, le plan « *Ma santé 2022* » prévoit d'accélérer le développement des CPTS, pour passer de 200 en 2018 à 1 000 en juillet 2021. ●

ANNIE KATZ

Une nouvelle maison de santé

Ouverte début mars, la maison de santé pluriprofessionnelle (MSP) Mathagon réunit six médecins généralistes et trois infirmières. Elle proposera les services d'une assistante sociale à tiers-temps. A terme, elle intègrera deux autres médecins généralistes et une sage-femme et des vacations de médecine spécialisée seront mises en place. La MSP prévoit des visites à domicile pour les patients en perte d'autonomie, des actions autour des difficultés liées à la grossesse et la périnatalité, la coordination des soins pour les patients atteints du VIH, asthmatiques ou diabétiques. La MSP a aussi pour objectif un accompagnement social renforcé et de proximité. A.K.

Maison de santé Mathagon, 75 rue Marcadet, métro Marcadet-Poissonniers, 01 88 40 24 50.

CINÉMA UN CÉSAR POUR HORS NORMES

Hors normes s'est vu décerner le César des lycéens. Le film d'Olivier Nakache et Eric Toledano, dont nous vous parlions dans notre numéro 276, rapporte l'engagement de deux associations accompagnant des personnes autistes, dont l'une est installée dans le 18^e, Le Relais IdF. Pourtant largement salué par la critique, Hors normes n'a reçu aucune récompense lors de la cérémonie du 28 février. Le César des lycéens a été créé par le ministère de l'Education nationale et l'Académie des arts et techniques du cinéma.

Parmi les sept films nommés pour ce Prix, Hors normes a été choisi par 1 689 élèves de terminale issus de 78 classes de lycées généraux, technologiques et professionnels, sélectionnés par ce même ministère. S.M.



COMPARUTION IMMÉDIATE

“Je suis venu chercher des soins”

Hamid*, 26 ans, comparait après 42 jours d'incarcération devant la 23^e chambre du tribunal judiciaire pour des faits de vol. Il avait été pris quasiment sur le fait, mais son affaire avait été renvoyée, faute d'avocats pour préparer sa défense.

Le juge entame la lecture des faits : extorsion, résistance aux forces de l'ordre et « fourniture d'une identité imaginaire ». Hamid, 26 ans, a volé un sac à main à une passante, boulevard de La Chapelle, sous la menace d'un tesson de bouteille, alors qu'elle sortait de la station de métro. On imagine difficilement dans cette posture le grand jeune homme un peu perdu dans le box des accusés. « Vous l'avez aussi copieusement insultée », note le président de séance en haussant les sourcils mais sans entrer dans les détails. La police, intervenue rapidement, a intercepté Hamid à la sortie d'un immeuble. « Vous vous êtes défendu vigoureusement, il a fallu deux fonctionnaires pour vous

amener au sol », note le juge. Puis au commissariat, il a d'abord fourni un faux nom, avant de décliner sa réelle identité. « J'avais peur, j'avais bu, j'ai dit n'importe quoi. » Pour sa défense, l'homme n'a pas de casier judiciaire. Il dit partager un studio à Bobigny avec deux colocataires. Il n'est en France que depuis sept mois. Pourquoi ? « Je suis venu chercher des soins, explique Hamid. Je suis épileptique depuis un accident, regardez j'ai un trou, là. » Et de pointer un enfoncement de sa boîte crânienne que dissimulent ses cheveux. L'un des avocats confirme, son client a besoin d'une prothèse pour remplacer l'os manquant. « Mais qu'est-ce qui vous est arrivé », interroge le juge, dubitatif. « J'ai reçu un morceau de parpaing, au stade. Et personne ne m'a soigné en

Algérie. » En France, non plus, où il n'a pour l'instant aucune protection sociale. L'argument de sa blessure n'aura finalement pas grand impact. L'enquête sociale, qui permet de connaître l'environnement, la personnalité, les antécédents du mis en cause, n'a pas été réalisée. Un moyen de nullité que les deux avocats – mobilisés depuis ce matin autour d'Hamid malgré leur

mouvement de grève – tentent de mettre en avant pour éviter le jugement. « Le parquet a rempli ses obligations en requérant l'enquête, a argumenté le procureur. La procédure a été respectée. » Tant pis si le service social croule sous les sollicitations. Hamid aura beau s'excuser, raconter brièvement son parcours, sa demande de visa rejetée il y a quatre ans, les trente-six heures passées en

mer avant de réussir à gagner l'Espagne puis la France, ses difficultés à gagner quelques euros en travaillant sur les marchés... rien n'y fait. Les réquisitions du procureur sont suivies : le jeune homme est condamné à douze mois de prison dont six avec sursis et il devra verser 500 € à la victime du vol. Ses deux avocats, dépités, quittent la salle.

SANDRA MIGNOT



Jean-Claude N'Diaye

Le tribunal judiciaire de Paris. Il résulte de la fusion en 2020 du tribunal de grande instance et des tribunaux d'instance.

PUBLICITÉ

OSONS PARLER ARGENT

C'est le nom d'une association installée aux Abbesses depuis 2016 et qui organise régulièrement :

- Des cafés philo sur l'argent (GPA) ;
- Des groupes de parole sur l'argent ;
- Des groupes d'écriture sur l'argent ;
- Des groupes de consultation sur l'argent.

Les animateurs sont des professionnels ;

Les échanges sont confidentiels et bienveillants ;

Participation gratuite ; inscription obligatoire.

Information et inscription sur notre site osons-parler-argent.com

Parler argent, ça fait du bien, ça fait du lien

SUR LES MURS, LA COLÈRE DES FEMMES

Contre les féminicides et violences sexuelles, un groupe de femmes colle ses slogans dans les rues de l'arrondissement.



Le collage d'affiches anti-féminicides (ici en février 2020 près de la Fémis), vise aussi à soutenir la parole des femmes trop souvent niée.

Elle le quitte, il la tue». «Nous arrêterons de coller quand vous arrêterez de tuer». Nous avons suivi des colleuses du 18e arrondissement qui, à la nuit tombée, inscrivent ces messages en lettres noires. Rendez-vous au métro Lamarck à 21h. Premiers sourires échangés entre les filles qui brandissent chacune leur seau en signe de reconnaissance. Ce soir, Alice colle pour la troisième fois. Elle ne connaît ni Raphaëlle, ni Julie. Elles se sont donné rendez-vous par internet.

La capitale est divisée en quatre zones de collage. Au sein de la zone du nord-ouest de Paris, Nina, étudiante de 21 ans qui vit à la porte des Poissonniers, a créé un sous-groupe de discussion pour les femmes habitant comme elle le 18e arrondissement. «Il y a plus de 95 filles dans cette conversation virtuelle», raconte-t-elle, agréablement surprise.

À la Fémis contre les César

L'action organisée par le groupe des colleuses du 18e ce jeudi soir est ciblée. On est alors à la veille de la cérémonie des César, grand-messe annuelle du 7e art français. Parmi les nominés, Roman Polanski, sélectionné dans douze catégories pour son film *J'accuse*. Le réalisateur franco-polonais est aussi sous le coup de douze accusations de viols ou d'agressions sexuelles dont plusieurs concernent des mineures.

Or, à quelques rues de là, derrière un grand portail métallique se trouve l'école la plus prestigieuse du cinéma français. La Fémis est un lieu haute-

ment symbolique pour dénoncer les violences sexuelles et le sexisme qui gangrènent le milieu : tant de grands noms du cinéma sont passés par ses bancs !

Les messages – «Adèle Haenel, on te croit», «Le cinéma français récompense les pédocriminels, les violeurs et les machistes» – collés il y a une semaine face au bâtiment, sont restés quasiment intacts. Après avoir remplacé quelques lettres manquantes, Alice ajoute sur le mur bien rempli ce qu'elle a peint spécialement pour l'occasion : «Polanscrime».

Menaces et encouragements

A l'origine de l'engagement de ces femmes, la volonté de protester contre les féminicides. C'était l'objet des premiers collages en lettres noires de l'ancienne Femen Marguerite Stern sur les murs de Marseille pendant l'été 2019. Les messages se sont progressivement attaqués à l'ensemble des violences sexuelles et sexistes,



au gré de l'actualité. «Il n'y a pas une nana qui ne connaît pas une nana qui a été victime de violence quelle qu'elle soit, s'indigne Julie. Coller ces messages, c'est une manière de le rappeler sans faire de mal à personne.»

L'affichage sur les murs de la ville représente toutefois un délit. Les colleuses risquent une amende de 68 €. Mais dans les faits, les hommes en uniforme interviennent rarement. «Les policiers qu'on a croisés pendant mon premier collage, la semaine dernière, nous ont même conseillé un mur pour coller», raconte Raphaëlle, amusée.

La menace peut venir d'ailleurs. Derrière le cimetière de Montmartre, près de la place de Clichy, un collage en témoigne : «Ici des colleuses se sont fait agresser.» Des situations extrêmes qui n'arrivent que très rarement. Parfois, les passants se plaignent. Comme lors du collage organisé ce jeudi à Lamarck. «Ça pourrit le mur !», hurle un homme, un brin menaçant sur sa moto arrêtée face aux trois jeunes femmes.

Mais dans la grande majorité des cas les riverains sont bienveillants. «On a reçu beaucoup d'encouragements de la part de personnes de tous âges, hommes et femmes», raconte Raphaëlle. Si bien que le 18e arrondissement a plutôt bonne réputation chez les colleuses. «Dans le 16e, tu ne peux pas passer deux minutes sans qu'on te menace d'appeler la police», s'agace Nina.

«En France : un viol toutes les 7 minutes», «Liberté, égalité, sororité», «9 victimes de viol sur 10 connaissent leur agresseur». Toutes les colleuses sont libres de peindre et de coller ce qu'elles veulent. Seule règle, qu'il y ait consensus parmi les femmes présentes à chaque session. «Le collage n'est pas un mouvement à proprement parler, c'est un moyen d'action horizontal», résume Nina. La même logique s'applique pour l'épineuse question de la mixité. Persona non grata dans les discussions WhatsApp, les hommes peuvent en revanche participer aux collages s toutes les participantes sont d'accord.

Extérioriser la colère

Ce dimanche suivant la cérémonie des César marquée par la récompense de Roman Polanski et la sortie fracassante d'Adèle Haenel, elles sont encore plus nombreuses et plus remontées. «Vendredi soir j'ai vrillé, confie l'une d'entre elles. Il fallait que j'extériorise ma colère.» Juchées sur des poubelles de rue, elles assènent de puissants coups de brosse à encoller. «Récompenser Polanski, c'est cracher au visage des victimes» : ces mots d'Adèle Haenel, elles ont choisi de les coller sur un grand mur de la rue Duc.



Corentin Schimel

Face aux violences quotidiennes, le collage donne l'impression à ses adeptes de reprendre le contrôle et de se sentir plus fortes, ensemble. «Quand tu as passé une mauvaise journée, que tu t'es fait emmerder par un frotteur dans le métro, tu vas coller et ça va mieux», raconte Alice. Un sentiment partagé par Nina qui loue aussi «la bienveillance des filles entre elles».

Dans une pénombre propice au partage, Clotilde confie son drame personnel : «Je sais trop ce que c'est de ne pas être crue.» Le visage éclairé par la lueur des lampadaires, elle raconte : «Moi, on ne m'a pas crue parce qu'il portait des chaussures bateau et une chemise à carreaux. On m'a traitée de salope», se souvient la jeune femme enveloppée par une ronde de colleuses. ●

NINA LE CLERRE

SE LOGER À PARIS À PRIX ABORDABLE

Un dispositif anti-spéculation, c'est l'idée force de la future mise en vente de 1 000 appartements à 5 000 € le mètre carré d'ici 2022, dont un tiers dans le 18e.



Jean-Claude N'Djaye

LA SÉCURITÉ, UN ENJEU POUR LE 18^E

Dans notre arrondissement, la sécurité est un sujet récurrent de préoccupation. Mais les statistiques sur la délinquance révèlent-elles une situation plus alarmante dans le 18e que dans d'autres quartiers de la capitale ?

L'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales (ONDRP) recueille les données relatives aux crimes et délits enregistrés par les services de police et de gendarmerie. En juin 2019, il a publié un rapport sur la criminalité dans les territoires du Grand Paris portant sur les infractions relevées dans la capitale et les trois départements de la Petite couronne entre 2016 et 2017.

Le Grand Paris a un taux d'homicides intentionnels parmi les plus faibles au monde, soit 1,2 pour 100 000 habitants. Ces faits ne représentent que 0,016 % de l'ensemble des faits. New York enregistre un taux d'homicides intentionnels trois fois supérieur.

Surtout des vols simples

Les vols simples – 116 000 en 2017 – sont les infractions les plus nombreuses. Avec plus de 34 vols pour 1 000 habitants, les Parisiens sont beaucoup plus exposés que leurs voisins des départements limitrophes. Dans le Val-de-Marne, les Hauts-de-Seine et la Seine-

Saint-Denis, les taux se situent autour de 9 pour 1 000. Le 1er arrondissement est le plus touché avec un niveau 16 fois supérieur au taux moyen. Quatre autres arrondissements dépassent aussi ce taux : dans l'ordre les 9e, 10e, 8e et en dernier le 18e.

Les données plus précises sur la localisation de ces vols simples montrent une prévalence des voies de circulation les plus importantes comme les Champs-Élysées, les boulevards de Rochechouart, Barbès et de Sébastopol. Ces grands axes constituent souvent la limite entre arrondissements. C'est notamment le cas pour les 9e et 18e. D'où les limites d'une approche par arrondissement.

Le secteur des vols violents

Les lieux de prédilection des vols avec violences sont encore plus concentrés. 1 % du territoire enregistre 15 % de la totalité des infractions. Trois des quatre quartiers concernés se trouvent dans Paris : les Halles, la Roquette et, le plus vaste, autour de Barbès-Rochechouart, qui s'étend sur 6,2 km². Sa localisation dépasse largement les

frontières du 18e. Elle montre que les secteurs les plus denses de l'agglomération sont aussi les plus touchés par la délinquance.

Dans le 18e, la localisation des territoires de délinquance reste peu ou prou identique à ce qu'elle était il y a dix ans. Ce n'est pourtant pas faute de décisions administratives. En 2012, la Goutte d'Or est devenu la première zone de sécurité prioritaire (ZSP) de la capitale. Depuis février 2018, elle fait partie, avec La Chapelle, des «quartiers de reconquête républicaine». A ce titre, 15 à 35 policiers supplémentaires chargés de «lutter contre les trafics, les ventes à la sauvette et les vols avec violence» devaient y être affectés. Mais ces personnels peuvent-ils compenser les réductions drastiques d'effectifs survenues sous la présidence de Nicolas Sarkozy ?

Moins d'élucidations

Le rapport de la Cour des comptes sur la Préfecture de police de Paris indique que «la DSPAP (Direction de la sécurité de proximité de l'agglomération parisienne) n'a retrouvé que 10 % des effectifs supprimés entre 2009 et 2014, alors même qu'elle a été chargée de responsabilités nouvelles en matière de lutte contre l'immigration irrégulière, qu'elle a vu son périmètre s'étendre aux aéroports et qu'elle doit mettre en place une nouvelle doc-

trine d'emploi des forces liées à la police de sécurité du quotidien». Cette insuffisance d'effectifs se répercute sur les résultats. Le taux global d'élucidation de la DSPAP se dégrade. Sur la période allant de 2012 à 2018, le nombre d'affaires élucidées a diminué de 5,4 %.

Consciente des besoins, la Ville a considérablement augmenté, ces dernières années, les personnels dédiés à la sécurité. Depuis début 2019, 3 200 agents y contribuent «par des actions de prévention, de médiation, de dissuasion et, si nécessaire, de verbalisation à la régulation de l'espace public». La majeure partie des candidats aux municipales souhaitaient pouvoir leur conférer des droits et devoirs plus étendus. Mais la prévention repose surtout sur le financement des associations intervenant quotidiennement auprès des plus vulnérables. ●

DOMINIQUE GAUCHER

Pour plus de détails : La criminalité sur les territoires du Grand Paris (2016-2017), juin 2019.

La Préfecture de police de Paris, Réformer pour mieux assurer la sécurité dans l'agglomération parisienne, Cour des comptes, décembre 2019.

Géographie de l'insécurité : contrastes entre les départements franciliens, note de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme, juin 2018.

donc les murs. «Il pourra faire des travaux d'amélioration de l'habitat et sera titulaire d'un bail pouvant aller jusqu'à 99 ans, renouvelable et transmissible», précise l' élu. «Par contre la revente du bien à la Foncière, quand le propriétaire le souhaitera, se fera au prix d'achat, compte tenu de l'inflation générale et non de celle de l'immobilier.»

Cependant, si le bâti est séparé du foncier, la gestion de ce dernier entraine le paiement d'un loyer mensuel qui sera faible «à raison de 2 € par mètre carré», précise Ian Brossat.

Le bail réel solidaire permettra-t-il aux classes moyennes de rester propriétaires dans la capitale ? La majorité municipale veut y croire. Paris rejoint d'autres grandes villes européennes comme Londres ou Bruxelles, pour limiter la gentrification due à la hausse continue de l'immobilier depuis vingt ans. Réuni pour la première fois début janvier, le conseil d'administration de la Foncière de Paris a commencé son travail mais les sélections ne devraient intervenir qu'après les élections. ●

STÉPHANE BARDINET

Pour en savoir plus : Un logement foncièrement solidaire : le modèle des Community Land Trust, par Jean-Philippe Attard, paru dans Mouvements 2013/2 (n° 74).

VÉLO



BILAN GLOBALEMENT DÉCEVANT DANS NOTRE ARRONDISSEMENT

Le vélo figure en bonne place au rang des grands gagnants des grèves de cet hiver. De nombreux habitants ont ainsi (re)découvert les qualités de ce mode de déplacement pour un usage quotidien. Mais ils ont aussi pu se faire quelques frayeurs... Le point sur cinq ans d'aménagements cyclables dans notre arrondissement, et sur les points noirs restants, avec Pascal Rigaux, responsable de l'antenne locale de l'association MDB (Mieux se déplacer à bicyclette).

Le 18e du mois : La Mairie de Paris avait annoncé en 2015 un grand plan vélo. Quel bilan faites-vous cinq ans plus tard ?

Pascal Rigaux : Plusieurs aménagements d'importance ont été réalisés, avenue de Saint-Ouen, boulevard de La Chapelle, le long du tramway ou encore rue d'Aubervilliers avec une piste séparée des voitures. Les ralentisseurs installés au milieu de la rue des Poissonniers sont efficaces. Et entre la place Jules Joffrin et le boulevard Ornano, il est désormais possible de remonter à contresens la plu-

part des rues, tout comme rue Marcadet. C'est une bonne chose. Néanmoins, le bilan est globalement décevant dans notre arrondissement. Il reste encore des axes à forte circulation où il n'y a pas de voie protégée pour les cyclistes, comme le boulevard Ornano – qui compte cinq voies pour les voitures –, les rues Ordener et de La Chapelle et une partie de l'avenue de Clichy. L'aménagement de ces voies devrait être un chantier prioritaire de la prochaine mandature.

A l'ouest, il faudrait instaurer un double sens dans le quartier Grandes

Carrières (rues Lamarck, Vauvenargues, Eugène Carrière). Ce type de mesure n'est pas très compliqué à mettre en place.

Le 18e du mois : Vous pointez aussi des manques rue de Clignancourt...

Pascal Rigaux : Rien n'a été fait pour les vélos sur le versant sud de la rue, alors que la rue de Rochechouart – située dans le prolongement – est, elle, accessible aux deux-roues non motorisés. Nous aimerions avoir une continuité d'itinéraire entre la rue Ramey et le 9e arrondissement. Malheureusement,

Longueur totale des différents types de piste cyclable dans le 18e

PISTE CYCLABLE (en km)	
2002	2,6
2008	10,1
2014	13,1
2019	18,3
2020	18,3

DOUBLE SENS CYCLABLE (BANDE OU NON) ET VOIE BUS EN SENS INVERSE (en km)

2002	0,05
2008	1
2014	33,3
2019	39,3
2020	39,6

Pas de chiffres sur les bandes cyclables dans le sens de la circulation.

Source www.mdb-idf.org/OSM/evolution-amenagements-18e.html

l'équipe municipale était très frileuse là-dessus. Ils voulaient à tout prix garder le couloir de bus, qui ne nous paraît pas très utile à cet endroit-là, car on ne double pas. Un peu plus bas, boulevard Barbès, nous demandons que les cyclistes rapides puissent emprunter la voie de bus, car la piste cyclable est étroite et souvent très encombrée.

Le 18e du mois : L'épisode des grèves de décembre et de janvier s'est-il traduit par une conversion massive des Parisiens au vélo ?

Pascal Rigaux : Il faudra étudier cela sur le long terme, mais les grèves ont au moins permis à des habitants de prendre conscience qu'aller au boulot sans métro était possible et même agréable. Les aménagements séparés sur la voirie sont essentiels pour convaincre un grand nombre de personnes de s'y mettre. Tout le monde n'ose pas s'insérer dans la circulation automobile parisienne. C'est compréhensible, même si faire du vélo à Paris n'est pas dangereux et c'est même bon pour la santé ! Le nombre d'accidents est du même ordre de grandeur que celui qui implique des piétons et il est dix fois moins élevé que celui des scooters et motos. Et plus il y a de deux-roues, moins il y a d'accidents en proportion. Nous préférons les pistes cyclables qui vont dans un seul sens aux pistes à double sens, car c'est plus intuitif pour les cyclistes et moins dangereux au niveau des intersections. Or, les accidents ont souvent lieu au niveau des carrefours. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORIANNE FINET

LES PETITES REINES ONT DROIT À UNE SECONDE VIE

A la porte de Clignancourt, il est possible de faire réparer tout type de vélo. Avec en prime, un accueil au top.

Voilà peu, une personne est venue à notre magasin racontant qu'on lui demandait 350 € pour réparer son vélo. Il nous l'a confié et ça lui a coûté 80 €. » Eric Jean Pierre n'est pas peu fier de narrer cette anecdote qui lui fait dire qu'il a le « sentiment d'être utile » là où il est.

A la porte de Clignancourt, à quelques encablures du tramway, avec sa compagne, Linda Lazizi, ils ont ouvert en septembre dernier un petit local baptisé Dix-Huitième Cycle. Pour rien au monde, il ne serait allé voir ailleurs, lui qui a grandi dans ce quartier.

Lui, c'est un fondu de vélo. Gamin, il aimait réparer ses petites reines. Après avoir acquis son certificat de qualification professionnelle (CQP) mécanique cycle, il a bossé pour diverses boutiques de vélos. Mais ça ne lui plaisait pas totalement. « Je n'avais pas de contacts avec les clients », regrette-t-il. Alors avec son amie, ancienne pro du marketing, ils se sont lancés dans un projet de magasin. Ils ont déposé un dossier à Paris Habitat, ont mobilisé 30 000 € d'économies, se sont vu proposer ce local de 80 m² abandonné depuis deux ans, ont réalisé trois mois de travaux pour enfin ouvrir au début de l'automne.

Ecoute et convivialité

Et depuis, ils n'ont jamais perdu leur sourire. Même s'ils ne sont qu'à 70 % de leur résultat prévi-

sionnel, même s'ils doivent bosser parfois jusqu'à 21 heures, ils s'y retrouvent professionnellement et humainement. Beaucoup, beaucoup de réparations (tout type de vélos, y compris les hollandais), un peu de vente d'occasion. La période des grèves a donné un coup de fouet à leur activité. « Des gens

ont sorti leurs antiquités », sourit Eric qui s'est régalé : « Moi, mon but, c'est de redonner vie aux vieux vélos. »

Tous les deux se disent un peu nostalgiques d'une époque révolue. « Les rapports humains se perdent. Ce n'est plus possible de continuer comme cela », expliquent-ils. Alors chez eux, c'est clair, la gentillesse et l'écoute des autres ne sont pas un slogan. « La convivialité, je confirme », assure un client de passage. Et puis, cerise sur le gâteau, il y a, au fond du magasin, un vieux jukebox qui diffuse de la bonne vieille musique... ●

NOËL BOUTTIER

Dix-Huitième Cycle, 102^{ter} boulevard Ney, métro Porte de Clignancourt, 07 61 93 52 88, dixhuitiemecycle.com



Jean-Claude N'Diaye

D'autres adresses pour (faire) réparer sa bicyclette

- Association Retour vert le futur, 156 rue d'Aubervilliers, 07 83 93 18 93 (permanences le mercredi de 18 h à 22 h, le samedi de 11 h à 15 h et à la Bonne Tambouille, place Mac Orlan, une fois par mois)
- Association Solicycle : 4bis rue d'Oran (autoréparation le samedi de 10 h 30 à 18 h 30), 07 63 73 05 41, 35 boulevard de La Chapelle (sous le métro aérien, les mardi, mercredi et

vendredi de 15 h à 20 h) 07 62 66 00 55 ; au kiosque Stalingrad (le samedi de 11 h à 13 h et de 14 h à 20 h)
- Villavelo, 75 rue Damrémont, 01 42 62 45 25
- Vélo vintage, 58 rue du Ruisseau, 06 03 89 61 21
- Tosi Paris, 20 passage de Clichy, 01 44 56 91 85
- Vélo Paris, 44 rue d'Orsel, 01 42 64 97 39
- Bike the Way, 113 rue Legendre (17e), 01 42 26 42 16.
- Recyclerie sportive, 81 boulevard Bessières (17e), 09 81 08 80 85

DES PARKINGS SÉCURISÉS POUR LES VÉLOS...

Cinq garages sécurisés doivent être installés dans l'arrondissement dans les prochains mois.

Faîtes des routes, vous aurez des automobilistes, faites des pistes cyclables, vous aurez des vélos ! » Dans le 18e, l'ouverture de nombreuses voies protégées sur les axes nord-sud ou est-ouest, rue Marcadet ou sur les Maréchaux, a incité un certain nombre d'habitants à abandonner leur scooter, le bus ou le métro. Mais la part du vélo dans nos déplacements reste minoritaire. En cause notamment, l'absence d'espace de stockage dans les immeubles et la crainte des vols.

C'est pour y remédier que la Mairie de Paris a décidé d'installer d'ici l'été cinq garages à vélo sécurisés sur la voie publique. Dans le 18e on les trouvera place de Clichy (près du 116 boulevard de Clichy), près du métro La Chapelle (dans le cadre de la promenade urbaine, il y aura deux vélobox), porte de Clignancourt (au 65 rue Letort) et le dernier au carrefour Custine-Caulaincourt.

Stationnement payant

Ces stationnements seront payants (75 € par an). Un tarif élevé mais une réduction pourra être accordée aux chômeurs et jeunes de moins de 26 ans. Et les places semblent d'autant plus chères qu'à peine une trentaine d'emplacements seront proposés dans notre arrondissement, le deuxième plus peuplé de la capitale. Dans tout Paris, 300 places sécurisées devraient être construites par l'entreprise Altinnova alors que l'objectif du plan vélo 2015-2020 de la municipalité était d'atteindre les 1 500 places – ce qui est déjà bien en deçà des besoins. Altinnova sera également le gestionnaire des places.

Autre problème, on dispose d'une sorte de garage au départ de chez soi, mais c'est tout. Lors de ses déplacements le cycliste devra toujours trouver un moyen de sécuriser et attacher sa monture. « Espérons que c'est un premier pas avant d'aller plus loin car l'offre de stationnement est largement insuffisante dans le 18e, notamment entre la rue Marcadet et le boulevard des Maréchaux », réagissent les associations de cyclistes MDB et Paris en selle. « Dans le même temps, l'offre pour les voitures est surabondante en raison de la baisse constante de son utilisation par les actifs. » ●

FLORIANNE FINET

LE MERVEILLEUX DESTIN DU « CHAPOTELET »

Lancé par un résident du 18^e pour végétaliser la ville, le « chapotelet », concept à la fois pratique et poétique, prend racine petit à petit dans les rues de Montmartre en espérant par la suite conquérir tout Paris.

Prenez un des potelets, parmi les centaines de milliers qui bordent les trottoirs de Paris, coiffez-le d'un pot de fleurs, d'un cendrier, d'une mangeoire à oiseaux, d'un hôtel à insectes, et voici le chapotelet. Cette invention simple et géniale qui égaye quelques-unes de nos rues a germé dans la tête d'un quinquagénaire à tout, un autodidacte à la fois rêveur et prosaïque qui tient un petit bistrot dans le bas de Montmartre.

« Je veux remettre de la poésie au cœur des villes, du végétal dans la rue » dit Stéphane Cachelin, dont l'aventure, qui a débuté devant sa propre porte il y a quelques années, vient de faire un grand bond en avant. En janvier, en effet, le géant du mobilier urbain JCDecaux pose 80 chapotelets vivement colorés rue La Vieuville, partant de la très visitée place des Abbesses. L'installation, qui comprend pots de fleurs et cendriers, est la plus importante à ce jour. Puis, un mois plus tard, l'inventeur se voit délivrer pour sa trouvaille un brevet européen.

Des fleurs pour mieux respirer

Le doux rêveur invariablement vêtu d'une salopette serait-il en route vers gloire et richesse ? Après avoir touché au sport, au cinéma, à l'événementiel et plus, il lui vient un jour cette idée en toute simplicité dans son restaurant La Midinette. Le petit rade de la rue Robert Planquette, repris en 2005, donne sur un mur terne, des voitures mal garées, un



Stéphane Cachelin, inventeur du chapotelet.

concert de klaxons. De son côté, il met des pots de fleurs pour embellir, de l'autre la mairie installe des potelets pour empêcher les véhicules de stationner. « Les potelets, ça faisait un peu cimetièrre militaire, je me suis dit qu'on pourrait mettre des fleurs. »

Il imagine une fixation, une bague en plastique qui maintient une vasque ou plateforme en métal adaptable sur n'importe quel potelet de voirie. Il en parle autour de lui, aux clients du bistrot, trouve ici un ingénieur, là un fabricant. « Je n'avais pas de structure, pas de machines-outils, rien. J'ai tout trouvé grâce à des connaissances, de fil en aiguille. » Son premier client est un prothésiste dentaire de la rue, d'autres suivent. Il aime raconter comment une vieille voisine qui

ne sortait plus s'est remise à faire ses propres courses pour le plaisir de voir sa rue fleurie.

Joindre l'utile à l'agréable

« Alors j'ai pensé au concours Lépine, tout en me disant qu'on serait peut-être ridicule ». Au contraire, les visiteurs affluent, et Stéphane, à sa grande surprise, remporte en 2016 la médaille de la Ville de Paris et la médaille d'or du Concours Lépine dans la catégorie Nature et art de vivre. « Je me suis dit, là, il y a quelque chose qui se passe, il faut que j'industrialise. »

Micro-entrepreneur, l'homme au regard clair et à sourire facile fait produire les chapotelets par petits lots de 50, remisant le stock dans son appartement. Il en vend quelques-uns à des commerçants du quartier, deux au chef cuisinier Anne-Sophie Pic, en envoi au Mexique et en fournit une dizaine à la Mairie de Paris. C'est d'ailleurs Anne Hidalgo, particulièrement intéressée par son chapotelet-cendrier cocinelle de 2019 qui permet de récolter et recycler les mégots (chacun peut en contenir 4 000), qui l'a présenté à Jean-Claude Decaux. Celui-ci suit de près l'installation « expérimentale » de la rue La Vieuville où les commerçants ont été chacun équipés d'un arrosoir. Car, pour maintenir les plantes en vie, il faut que les riverains participent. ●

CLAIRE ROSEMBERG



Sandra Mignot

COUPS DE GUEULE

UNE PHARMACIE DE MOINS

Rachetée en 1993 par Fabienne rejointe en 2006 par Pauline avec qui elle s'associe, la pharmacie des Trois Frères vient de fermer ses portes après 27 années de bons et loyaux services. Ici on venait chercher ses médicaments bien sûr, mais surtout un accompagnement total et désintéressé de nos deux pharmaciennes ! Passionnées par leur métier, Fabienne et Pauline de la pharmacie des Trois Frères m'ont raconté leur passion : prendre soin des gens était leur credo. Alors qu'en France, la consultation pharmacienne n'existe pas. Au courant de tous les bobos, de toutes les misères de ses clients, Pauline n'hésitait pas à livrer les médicaments à ceux qui avaient des difficultés à se déplacer (à Montmartre, il y a encore beaucoup d'immeubles sans ascenseur...) Mais quelques mois après l'ouverture d'une pharmacie/parapharmacie discount, Fabienne et Pauline se sont trouvées contraintes de fermer leur porte. Leur cas n'est pas unique dans le quartier. Paris a perdu 12 officines sur la dernière année, mais leur installation étant réglementée, personne ne manquera de cet accès au médicament. Néanmoins, le 18^e arrondissement n'est pas parmi les mieux



Au numéro 20 de la rue des Trois Frères, un message demeure placardé sur la vitrine :

« On vous aime ! Le 28 décembre prochain à 13 h, nous sommes contraintes de fermer après 27 ans de résistance. Les gros mangent les petits. La raison du plus fort est toujours la meilleure. (Jean de La Fontaine). »

PS : retrouvez Pauline à la pharmacie de la Providence, et Fabienne au marché d'Anvers. »

Sandra Mignot

achalandés. Il compte une officine pour 2869 habitants, quand dans les arrondissements I à 10 on en compte une pour 1000 à 2000 personnes... En tout cas, on ne peut s'empêcher de regretter la disparition du service de proximité, remplacé par des réseaux gérés comme des magasins de grande distribution : réduction des coûts sur la parapharmacie grâce aux quantités colossales de produits vendus, concurrence exacerbée grâce à Internet...

La pharmacie de quartier disparaît, les patients deviennent des clients qui passent au comptoir sans connaître leur interlocuteur, dans un anonymat total. Que vont devenir les seniors qui aimaient s'y attarder ? Les jeunes se retrouvent au café, avec de la musique et du bruit, les plus âgés ont besoin d'un lieu calme. Et les deux pharmaciennes favorisaient une utile entraide de quartier. Mais, c'est l'air du temps : sacrifier l'humain à l'économie, la qualité de service au volume. ANNE BOUCHARD

Fabriqué à Paris : un quatrième lauréat

Dans notre numéro 279 nous vous avons présenté les lauréats du Label fabriqué à Paris installés dans le 18^e. Une erreur dans l'annonce de ce palmarès nous a conduit à oublier l'un d'eux : le plastron Bloom, créé par Dalila Belkacemi, installée 21 rue Véron.

Premier prix du jury dans la catégorie mode et accessoires, cette création est issue de chemises chinées en brocante... Couture, teinture artisanale, broderie de fils et de perles, plumes, sérigraphie, tissu dévoré, composent une trame, le souvenir d'un col, une ligne de couture, la trace de ce que le vêtement a été, et les prémices d'une parure en devenir.

Chacun est une pièce unique. Ce prix porte à 4 les lauréats de notre arrondissement, sur 15 artisans distingués dans Paris. La liste des 25 autres produits du 18^e ayant obtenu le label est quant à elle disponible sur le site : www.paris.fr S.M.



Sophie Robichon/Mairie de Paris

(LE) PAPILLON ET LA TORTUE ORPHELINE

Papillon s'est envolée le 21 janvier dernier. Moins renommée que Michou, cette noctambule comptait néanmoins parmi ces figures dont la Butte a le secret. Beaucoup aux Abbesses ont perdu une amie.

Nous avons rencontré Papillon, il y a cinq ans, attablée au Proibido, un bistrot à l'angle des rues Durantin et Tholozé, face à l'ancien cabaret du Petit Moulin qui, clin d'œil de l'Histoire, eut pour client Henri Charrière, mieux connu sous le nom de bagnard de... « Papillon ». La créature fragile maquillait une dure à cuire. Le lépidoptère aux couleurs clownesques évoquait la figure d'Annie Fratellini mais avec une touche « mélancolique » selon l'heureux néologisme de Pierre Etaix, autre Montmartrois célèbre. Et pourquoi pas une tête de mort sur le thorax ? Car il y avait de la fibreuse en elle. « Je suis un papillon de nuit, répétait-elle, ma passion, c'est vivre et ma devise : marche ou crève ! »

Une quasi miraculée

Papillon était âgée, elle claudiquait, séquelle d'un terrible accident de moto qui avait failli lui coûter la vie à ses vingt ans. Et pourtant, son énergie vitale restait intacte. Vous lui parlez rugby, et la voilà soudain debout face à vous, oubliant sa grosse canne et ce genou qu'elle ne voulait pas faire soigner, pour mimer la passe et vous défier de l'épaule ! Elle avait manié la « meuchigüe » comme on appelle le ballon



ovale dans sa Dordogne natale. Elle était née un 14 janvier d'une année qu'elle gardait secrète. Sylvie, sa fidèle amie, s'avisant à chaque anniversaire du nombre de bougies sur le gâteau recevait un « tu t'démerdes ! » sans appel.

Papillon ressemblait, comme disait Lamartine, « au désir, qui jamais ne se pose ». Elle a vécu à fond les nuits montmartroises, « au courant des meilleurs plans du 18^e », confie l'artiste José Cunéo avec qui elle avait lié connaissance à la galerie 3F. « J'expose là-bas tous les ans, elle ne manquait jamais de passer pour boire un verre ou plus, puis se mettait à danser avec les visiteurs ou faisait de la réclame pour l'expo en lançant à tue-tête dans la rue : "Les boîtes, venez voir les boîtes de José". »

Une tortue pour amour

Papillon était toujours accompagnée de Chochotte, sa tortue qu'elle transportait dans un sac, emmenait au resto, à la piscine et montrait à qui le voulait dans le Montmartrobus (devenu le 40) où elle aimait pousser la chansonnette. « Elle passait souvent me demander un peu de couscous pour sa tortue. Un coup d'œil des gens autour et c'était parti pour la rigolade », se souvient le patron du Rendez-vous de Montmartre, rue La Vieuville. Toujours

L'ACTION, ÇA PAIE... OUI MAIS !

Au 9 de la rue Norvins à Montmartre, il y avait une boulangerie centenaire avec une très jolie devanture ancienne, très souvent reproduite par de célèbres peintres ou photographes. En 2017, la boulangerie ferme et est rachetée pour être transformée en un énième bazar d'objets censés être montmartrois, mais le plus souvent fabriqués bien loin, notamment en Chine. Beaucoup s'émeuvent et s'ensuivent pétition et plaintes auprès de la mairie : celle-ci, qui n'avait pas vraiment donné son accord pour la disparition de cette devanture protégée, engage des poursuites. Elle gagne en référé et le propriétaire a dû remettre la devanture dans son état originel sous peines d'amendes journalières. L'action juridique a payé cette fois-là. Mais peine perdue, le déballeage des objets envahit tant le devant de la boutique et le trottoir qu'en fait, la célèbre devanture devient invisible. C'est vraiment un crève-cœur de voir ces débordements anarchiques des trottoirs par des étalages de boutiques, des terrasses de café et restaurants ; c'est tout juste si le piéton peut circuler dans certains endroits. MARYSE LE BRAS



MON QUARTIER N'EST PAS UN RACCOURCI

Deux actions surprises autour des trois écoles Philippe de Girard, Département et Pajol pour alerter sur la pollution automobile.



Jean-Claude N'Diaye

initiée par le réseau Respire (Association nationale pour la prévention et l'amélioration de la qualité de l'air), la première action a eu lieu le vendredi 6 mars à l'heure d'ouverture des écoles, rue Philippe de Girard. Cette rue était classée « très polluée » en 2017, considérée comme l'étant moins en 2019 par Airparif, association agréée de surveillance de la qualité de l'air en Île-de-France. Juste le temps de distribuer quelques tracts aux parents et aux passants, et la pluie qui tombe ce jour aura malheureusement effacé très vite le message « *Enfants, En danger, Pollution* » inscrit au pochoir, à la craie, sur le trottoir devant l'école.

Rebelote

Qu'à cela ne tienne ! Mardi 10 mars à 17h30, à l'initiative de Paris en selle et de MDB (Mieux se déplacer à bicyclette) épaulés par Respire, une dizaine de militants – bien sûr tous venus à vélo – entament une action au carrefour des rues Philippe de Girard, Département et Pajol. Pourquoi ici ? Parce que c'est un endroit qui concentre trois écoles dans un périmètre de cent mètres et parce que la santé et la sécurité des enfants, en plus de celles des adultes, sont en jeu.

Par équipe de deux, habillés de gilets bleus, équipés de cônes orange, de rubans de signalisation, de pancartes informatives et de tracts, ils filtrent les voitures entrant dans le périmètre par la rue Philippe de Girard au sud et au nord, et par la rue du Département à l'est. Au carrefour, un autre groupe redirige les quelques voitures qui ont, malgré tout, franchi le filtrage en amont, vers les rues Pajol nord et Département ouest.

Le but de l'action est clairement affiché sur les tracts distribués aux passants et automobilistes : « *Couper le trafic de transit automobile tout en conservant une desserte locale* » et convaincre les automobilistes de ne plus considérer les trois rues concernées comme un raccourci commode pour rejoindre plus vite la rue Marx Dormoy ou pour

entrer et sortir de Paris. Un piéton argumente que le risque, c'est de déplacer la circulation sur les rues voisines. C'est vrai, mais n'est-ce pas plutôt la place de la voiture en ville qu'il faut revoir et baisser ? La pollution de l'air est en effet

responsable de 48 000 morts par an en France et constitue « la troisième cause de décès évitable après le tabac et l'alcool » suivant une étude de Santé publique France.

Les automobilistes, dans l'ensemble, se montrent compréhensifs et empruntent l'itinéraire désigné sans rechigner. Le niveau de bruit a nettement baissé. Pendant une demi-heure le carrefour retrouve son calme. Les piétons apprécient de traverser le carrefour en empruntant la chaussée et plusieurs applaudissent l'action.

Fin de partie

Une escouade de huit policiers à vélo passe sans s'arrêter, à la surprise des militants. Finalement l'arrivée d'une voiture de police vers 18h marque la fin de cette action non déclarée. Pascal Rigaux, animateur de l'antenne 18e de MDB, est verbalisé par des policiers plutôt compréhensifs. Tout est remballé, plié, le carrefour rendu à la circulation habituelle, le niveau sonore remonte d'un seul coup avec l'afflux de voitures.

Mais ce n'est que partie remise, la prochaine cible pourrait bien être le carrefour Dammont, Marcadet, Vauvargues où deux écoles primaires figurent en rouge écarlate sur la carte *De l'air pour nos enfants* dont les données sont issues des cartographies d'Airparif. ● SYLVIE CHATELIN

Consultez la carte de l'air pour nos enfants, conçue par l'association Paris Respire : <https://carte-des-ecoles.de-l-air-pour-nos-enfants.fr>

TRISTE FIN DES PETITES GOUTTES

Le café-restaurant de l'esplanade Nathalie Sarraute n'y avait jamais vraiment trouvé sa place et se retrouve en liquidation judiciaire.

Depuis un ou deux mois, les riverains et utilisateurs de l'esplanade constataient que la terrasse, autrement plus attrayante en des jours meilleurs, se délabrait de plus en plus. Renseignements pris, l'établissement est effectivement fermé, en liquidation judiciaire et criblé de dettes, « plusieurs centaines de milliers d'euros » selon Afaf Gabelotaud, chargée du commerce de l'artisanat et du développement économique à la Mairie du 18e. Plus précisément, près de 700 000 € suivant une autre source. La Mairie, avec la Société d'économie mixte d'aménagement de l'est parisien (SEMAEST), propriétaire du lieu, fait partie des créanciers avec des « loyers impayés depuis longtemps » ainsi que l'URSSAF et la SACEM.

Vigilance pour l'avenir

En cause ? En priorité, une mauvaise gestion et une clientèle en nette baisse depuis quelques mois. Il est vrai que la « mauvaise qualité et la lenteur du service, le manque de personnel, principalement des extras » (nous en parlons déjà en octobre 2018) n'ont pas aidé à fidéliser une clientèle

pourtant nombreuse à l'ouverture. Il semblerait également que « depuis l'installation des migrants sur l'esplanade [en 2015 et 2016], ils ont eu des difficultés à rebondir ». La Mairie « les a aidés à échelonner les loyers » mais concède qu'elle « aurait dû stopper dès le premier trimestre de loyers non payés ».

Les murs appartiennent à la SEMAEST et même s'il n'est pas dans les prérogatives de la Mairie d'intervenir dans le choix du futur occupant, Afaf Gabelotaud précise que « la Mairie appelle régulièrement l'adjudicateur et que la SEMAEST sera présente lors de l'étude des



Jean-Claude N'Diaye



D.R.



UN MONDE COMPLEXE VU D'EN HAUT

Depuis la tour du 93 rue de La Chapelle, les habitants racontent leur quartier en mouvement.

Véritable point de repère du quartier, la tour 93 s'élance sur 27 étages au nord de la porte de La Chapelle. Dans l'intimité de leur appartement, avec leur fenêtre pour cadre, les habitants observent les mutations environnantes qu'apportent les imposants chantiers du projet Chapelle International. Les récits s'orientent assez vite sur « la bulle », centre temporaire d'accueil pour migrants. Lorsque la réalisatrice Meryem de Lagarde pose sa caméra en avril 2017, ce dôme de toile aux couleurs gaies, aux formes douces, est installé depuis quelques mois en bas de la tour.

Une habitante raconte les files d'attente, les stratégies des uns pour y entrer, les dortoirs improvisés à même le sol pour les autres, où chaque interstice offert par cet espace morcelé de routes, de voies ferrées, est un espace de repos pour qui a fait un long voyage. A mesure des récits, on réalise qu'habiter la tour, c'est hériter d'une position de guet, surplomber son quartier pour mieux en analyser l'organisation, l'aménagement et les flux.

Quartier solidaire

Mais c'est aussi faire face quotidiennement à la grande précarité qui s'installe juste en bas. Une habitante décrit de manière très juste l'ambivalence que cette situation génère. Lorsqu'ils ont annoncé l'arrivée du camp, elle s'est dit « *pourquoi encore nous ? On éprouve un sentiment de faiblesse* »

qui peut même aller jusqu'à la haine. Je n'en ai pas envie mais pourtant, je sens que je n'en suis pas loin et ça, ce n'est pas facile. »

Les habitants y font face et agissent. Un trentenaire raconte : « *Ce n'est pas un quartier violent, c'est un quartier avant tout solidaire.* » Lui, a aidé une famille du camp rom tout proche à scolariser ses quatre enfants, après plusieurs refus de la Mairie et avec l'aide de la Ligue des droits de l'homme.

Depuis la tour 93, le film se tourne vers l'extérieur, comme ses habitants qui parlent avant tout des autres et non d'eux-mêmes. Le documentaire alterne interviews et séquences filmées en direct, comme cette scène de vifs échanges entre habitants autour du projet d'urbanisme. Grâce à la richesse d'une multitude de points de vue, les auteurs parviennent à rendre compte de la géographie complexe du quartier et de son âme, ballottée entre violence sociale, mixité et solidarités. ● LUCIE CRÉCHET

La Tour-Village de Meryem de Lagarde et Laurence Launey, production Les Films d'ici, courrier@lesfilmsdici.fr, coproducteurs : Jean-Michel Métayer - Vivre au 93 Chapelle, partenaires : Mairies de Paris et du 18e, ICF Habitat la Sablière, CAF de Paris.

Le film sera projeté le 2 mai à 16 h au Théâtre de Verre (20e), dans le cadre du festival Toi Moi & Co, organisé par l'Association pour la communication, l'espace et la réinsertion des malades addictifs (ACERMA).

CLIGNANCOURT

UN IMMEUBLE DU 18^E NOMMÉ AUX PICS D'OR

Pour la seconde année consécutive, la Fondation Abbé Pierre remettait ses Pics d'or. Késaco ? Depuis de nombreuses années, les villes se sont dotées d'équipements (grilles, pics, blocs de pierre, poteaux, etc.) dont l'unique objectif est d'empêcher les personnes sans domicile de stationner. Et cela peut d'ailleurs avoir aussi des incidences négatives sur d'autres publics fragiles, comme les personnes âgées ou handicapées. Pour la Fondation, il est intolérable de laisser ces équipements proliférer. Avec le slogan « Tous humains », elle invite les habitants des villes à photographier ces équipements en cause et à poster leurs clichés sur Twitter avec le hashtag #soyonshumains. Près de 500 équipements de cette nature ont été recensés. Les plus remarquables d'entre eux ont été sélectionnés par un jury d'experts sur le principe des César, présentés avec le renfort d'humoristes comme Guillaume Meurice ou Blanche Gardin.



Jean-Claude N'Diaye

Dans la catégorie « Fallait oser », notre arrondissement figurait parmi les lauréats grâce à une série de potelets à l'entrée du 57/59 rue du Poteau. Le site a finalement été devancé par un équipement lyonnais constitué de rails incrustés dans une bordure afin d'empêcher quiconque de s'y asseoir. La Fondation invite les propriétaires à prendre conscience qu'il « faut traiter le problème du sans-abrisme plutôt que le déplacer » et donc à enlever ces aménagements de la voie. L'année dernière, une agence bancaire du 2e arrondissement parisien s'était exécutée. N.B.

En savoir plus : soyonshumains.fr

COURS DE CUISINE CONTRE INITIATION À INTERNET

Une association, l'Accorderie, met en relation depuis 2013 des habitants désireux d'échanger des services sans contrepartie financière.

J'ai besoin d'aide pour ranger mes fichiers sur ma tablette numérique. Si quelqu'un s'y connaît en informatique, ça m'intéresse», lance Christine, aux membres de l'Accorderie de Paris 18 présents à la soirée mensuelle de l'association, organisée à l'espace 93 Chapelle. Chacun est invité à exprimer ses besoins en matière de services et ce qu'il ou elle peut proposer. « Je peux te donner un coup de main pour organiser tes documents et aussi pour de l'aide administrative », répond Ledja, une nouvelle venue, ravie de pouvoir ainsi nouer des relations de voisinage. Un tour de table plus tard, Pierre

propose de faire découvrir aux accordeurs – le nom donné aux 215 adhérents de l'association – les nombreux mérites de Linux, un système d'exploitation libre qui constitue une alternative gratuite à Microsoft. « Il est simple à utiliser. Pas besoin d'être un expert en informatique », promet-il.

Alternative au système marchand

Depuis sept ans, cette association, basée au café le Petit Ney (près de la Porte Montmartre) en attendant de disposer de son propre local, met en relation des habitants du 18e qui souhaitent partager leurs savoir-faire ou leurs compétences. Le

tout en luttant contre l'exclusion. Les échanges sont à la fois gratuits – aucun euro n'est versé – et payants – la monnaie étant le temps, contrairement au système marchand. A leur arrivée, les nouveaux venus voient leur « compte-temps » crédité d'une dizaine d'heures. Cours de cuisine végétarienne, bricolage, accompagnement aux devoirs, couture, covoiturage, hébergement ponctuel et même coupe de cheveux... Le choix des services proposés sur la plateforme de l'Accorderie est large.

A la différence des systèmes d'échanges locaux (SEL), il n'y a aucune hiérarchie entre les activités ni entre le niveau de qualification des membres. Organiser un atelier de conversation en anglais ou s'occuper d'un chat pendant une heure permettra à l'accordeur de bénéficier du même « chèque temps ». « On insiste sur le fait que chacun, quels que soient ses revenus, possède des talents qui peuvent intéresser d'autres personnes », précise Myriam, l'unique salariée de l'association, dont le poste est financé par la CAF, le département et la Mairie de Paris. « Chaque accordeur est aussi incité à s'impliquer dans le fonctionnement de l'Accorderie. »

Equilibre à trouver

Autre principe important, le maintien d'un équilibre dans les échanges entre services accordés et services reçus. « Nous ne voulons pas qu'un adhérent ne fasse que donner de son temps, sans rien recevoir, et vice versa. Ce n'est pas du bénévolat », prévient Marie, l'une des membres de l'association chargée de l'accueil des nouveaux adhérents.

Pour permettre aux accordeurs de se rencontrer, deux permanences sont organisées les mercredis (de 16 h à 18 h) et les samedis (de 11 h à 13 h) au Petit Ney, en plus de la soirée conviviale mensuelle. « C'est plus facile de solliciter un accordeur qu'on a déjà vu que de passer par notre plateforme en ligne. Cela donne davantage confiance car l'essentiel des échanges

ont lieu chez les gens », explique Marie. Le code de courtoisie de l'association prévoit dans tous les cas qu'un accordeur a toujours le droit de refuser une demande de service sans avoir à se justifier.

Réseau d'entraide

Parmi les activités les plus demandées, on trouve l'hébergement, pour trois nuits maximum – souvent des accordeurs venus de province, le réseau des accorderies étant national ou des amis d'accordeurs –, mais aussi l'informatique et le bricolage. « Nous cherchons des personnes qui s'y connaissent ou qui aiment faire des réparations. C'est pourquoi nous avons mis en place un café réparation tous les deux mois avec les biffins », détaille Myriam. Le prochain aura lieu exceptionnellement en plein air, sur le mail Belliard, le 29 avril, de 15 h à 18 h. Il sera ouvert à tous. « Une accordeuse m'a aidé récemment à poser une étagère et un bout de mobilier dans ma cuisine. Ça m'a vraiment rendu service car ça traînait chez moi depuis longtemps et je ne voyais pas à qui demander autour de moi », témoigne Gaëlle, membre depuis un an du réseau.

La moitié des participants vivant seuls, en plus de l'aspect économique l'Accorderie est aussi un moyen efficace de rompre l'isolement. « J'ai pu rencontrer de nouvelles personnes grâce à l'association, en proposant des ateliers tricot ou crochet. Ça m'évite de cafarder », souligne de son côté Régine.

Pour élargir son réseau, l'Accorderie organise régulièrement des soirées. La prochaine n'aura peut-être pas lieu, prévue le 17 avril au Bar commun, l'autre café associatif du 18e. Le 18e du mois vous tiendra néanmoins informé d'autres dates. Vous serez à coup sûr bien accueillis. ●

FLORIANNE FINET

L'Accorderie, 10 avenue de la porte Montmartre, www.accorderie.fr/paris18



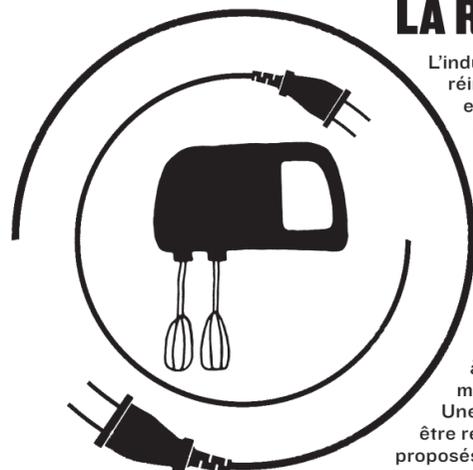
Jean-Claude N'Diaye

ÉVANGILE-CHARLES HERMITE

ARENA 2, DÉBUT DES TRAVAUX

Les travaux de démolition du parking de la porte de La Chapelle ont commencé : après destruction, sera construit sur ce site la future Arena 2. La Mairie de Paris est maître d'ouvrage de cette salle de 8 000 places qui accueillera le tournoi de basket et les épreuves de badminton, de handi-badminton et de handi-taekwondo lors des JO de 2024. L'Arena 2 accueillera un an avant le club du Pro B, qui joue actuellement à la Halle Carpentier (13e arrondissement) et en deviendra le club résident. Après l'échéance de 2024, deux gymnases dits de proximité, des espaces verts et 3 000 m² de commerces sont prévus à côté de la salle pour « redynamiser ce quartier du nord de Paris ». Ces équipements seront financés par la Ville de Paris alors que l'Arena 2 le sera par la Société de livraison des ouvrages olympiques (Solideo) pour 90 M€. Le choix du constructeur et de l'exploitant auraient dû être fixés fin mars, après les élections municipales. D.F.

L'INSERTION PAR LA RÉPARATION



L'industriel Seb, l'Association pour la réinsertion économique et sociale (Arès) et la mairie du 18e ont lancé les travaux d'un atelier de réparation de petit électro-ménager qui prendra la forme d'une entreprise d'insertion. C'est un projet d'économie circulaire qui combine la protection de l'environnement et l'aide aux personnes en difficulté. Concrètement, le site remettra en état de fonctionnement les appareils qui ont été retournés à la maison mère de Seb (à Alençon) pour « panne à la mise en marche » et ceux (de la marque) apportés par des particuliers. Une partie des produits retapés pourront être remis en vente sur place. D'autres seront proposés à la location. Les réparateurs seront

des personnes en insertion, encadrées par les professionnels techniciens et travailleurs sociaux du groupe Arès. Ce dernier est spécialisé dans la création d'entreprises d'insertion, à l'exemple de Recyclivre (ouvrages d'occasion), La Petite Reine (livraison à vélo) ou encore Ateliers sans frontières (recyclage et réemploi des équipements électriques et électroniques), en joint venture (partenariat) avec des entreprises ordinaires. Le groupe Arès construit des parcours d'insertion par le travail et se targue de parvenir à réinsérer les deux tiers de ses salariés dans un travail pérenne à la sortie du dispositif. Par ailleurs, une partie de l'espace accueillera des start up de l'économie sociale et solidaire, sélectionnées par la Ville de Paris. RepareSeb ouvrira en juin ou en septembre, en fonction de l'avancée des travaux. S.M.

RepareSeb, 71-73 rue de La Chapelle, métro Porte de La Chapelle.



Corentin Schimmer

ROSINE KABORÉ DANS LE RÔLE DE SA VIE

Cette réalisatrice et comédienne de 27 ans tient le rôle principal du clip « Gold », chanson du groupe Atika. L'occasion de montrer ses talents en taekwondo, qu'elle pratique avec les Enfants de la Goutte d'Or depuis sept ans.

C'est un clip d'un peu plus de cinq minutes, tourné dans les Jardins d'Éole à la lisière des 18e et 19e arrondissements, ainsi qu'à la porte des Lilas et à Pantin. Il met en images « Gold », une chanson dont les sonorités sont au carrefour de la pop et de la soul signée d'un tout jeune groupe, Atika, qui réunit la chanteuse Nikita Kredl et le musicien Tristan Camus. On y suit une jeune femme toujours en mouvement, que ce soit sur un playground de basketball, dans un bar où elle assure le service, ou sur un tatami où elle enchaîne les techniques de taekwondo en de subtiles arabesques.

Un personnage incarné par Rosine Kaboré, 27 ans, une enfant de Marx Dormoy devenue actrice et réalisatrice, qui définit ainsi son rôle : « C'est l'histoire d'une femme pas très sûre d'elle, qui se laisse un peu faire. Elle subit sa vie. Un jour, elle se dit qu'elle doit se battre et être forte, en devenant une combattante. » Une personnalité dans laquelle elle se reconnaît. « Plus jeune, j'étais comme elle. Au bout d'un moment, je me suis plus imposée. Et le taekwondo m'a aidée à prendre confiance en moi », raconte celle qui est ceinture marron après sept ans de pratique avec les Enfants de la Goutte d'Or. Elle s'entraîne deux fois par semaine, pour « se défouler après le stress de toute la semaine » et « développer (s) une combativité ».

À l'inverse, dans le clip, « Rosine ne ressemble pas physiquement à la personne qu'elle est dans la vie de tous les jours », relève Anne Liorot, productrice et réalisatrice de la vidéo. « Je lui ai demandé de se faire de longues tresses. Je l'ai trans-

formée. Dans la réalité, elle fait beaucoup moins jeune fille. Elle porte des lunettes, se maquille. »

Réalisatrice engagée

A la ville, Rosine est actrice depuis ses 16 ans. Après s'être formée au théâtre au sein de l'Association pour le dialogue et l'orientation scolaire (ADOS), elle a été membre de la compagnie Graine de soleil de 2012 à 2017, et a joué dans plusieurs spectacles montés au Lavoisier Moderne Parisien. Elle s'est lancée en parallèle dans la réalisation, avec à son actif plusieurs courts métrages aux thématiques engagées « sur le sexisme, les préjugés que l'on peut avoir sur les migrants, les cases dans lesquelles les hommes et les femmes peuvent être mis ».

Ce nouveau clip, réalisé de manière entièrement bénévole par l'équipe de tournage et les comédiens, pourrait servir de tremplin à l'actrice aux traits fins et à la silhouette athlétique. Elle le voit comme « une carte de visite » de ce qu'elle est « capable de faire ». Le tournage a duré trois jours et a été « assez intense et fatigant. Ça a été un challenge qui m'a demandé beaucoup de travail et d'engagement », rembobine celle qui s'est installée à Aubervilliers depuis quelques mois. De quoi se tourner avec appétit vers son dernier projet : un sixième court métrage attendu en juin, qui « parle des étiquettes qui peuvent être accolées à la communauté noire ». ●

FLORIAN GAUDIN-WINER

Le clip est à découvrir sur le compte YouTube d'Atika Music : <https://frama.link/AtikaGold>

Nous avons le plaisir d'ouvrir nos colonnes à des historien.ne.s ou des rédacteur.trice.s extérieurs à notre équipe. Ce mois-ci, Michèle Dassas nous donne un avant-goût de son dernier roman, *A la lumière de Renoir**, tout juste publié chez Ramsay.

À MONTMARTRE AVEC JEANNE BAUDOT ÉLÈVE ET AMIE DE RENOIR

En 1893, Jeanne Baudot, jeune fille de seize ans, demeure chez ses parents au n° 50 de la rue Taitbout au pied de la butte Montmartre. Son père, Émile Baudot, médecin-chef de la Compagnie des chemins de fer de l'ouest, compte Pierre-Auguste Renoir parmi ses patients. Quel hasard a déterminé leur rencontre? Nous l'ignorons. Quant à sa mère, Hortense, c'est une femme de goût, ouverte à tous les arts : musique, peinture, littérature, sans toutefois n'en pratiquer aucun.

Jeanne est, depuis toujours, passionnée de peinture. Elle prend régulièrement des cours avec Jean-Baptiste Callot, le père des fameuses sœurs Callot, qui connaîtront la gloire dans le domaine de la couture. L'enseignement de ce dernier lui semble, par certains aspects, un peu trop classique. Elle aspire à une approche différente, plus moderne. La jeune fille voue, en effet, une grande admiration aux impressionnistes et en particulier à Renoir, dont elle entend souvent parler, aussi aimerait-elle obtenir le sentiment du maître sur ses productions et, si possible, des conseils! Leur statut d'avant-gardistes, opposants au classicisme académique ne peut que séduire l'adolescente, un peu rebelle qu'elle est, décidée à tout, même à « devenir un paria pour suivre sa voie ».

Cependant, Jeanne, choyée et aimante, ne renie aucunement son statut de jeune bourgeoise, coquette, respectueuse des codes établis et de l'autorité parentale. Elle désire simplement arrêter ses études pour se consacrer pleinement à son art, mais comment convaincre ses chers parents qui nourrissent d'autres ambitions plus « conformistes » pour leur fille?

L'occasion de rencontrer le grand peintre

Le collectionneur, Paul Gallimard, devenu son cousin par alliance depuis le mariage de sa sœur aînée, Berthe, va jouer le rôle d'entremetteur. Grâce à lui, elle va enfin pouvoir rencontrer Renoir qui descend, un beau jour, de Montmartre tout exprès pour donner son avis. Le peintre lui fait alors un



Jeanne Baudot en chapeau vert, Auguste Renoir (1896).

l'atelier du peintre, dans celui de Jeanne ou bien à l'extérieur, dans la campagne, à Louveciennes, dans le Midi ou ailleurs, devisant gaiement. Il lui donne des conseils, lui fait part de ses soucis, comme celui que lui causent ses pourparlers avec les représentants de l'État pour leur faire accepter les toiles léguées par Gustave Caillebotte.

Quand Jeanne l'aperçoit, descendant la Butte, coiffé de son haut de forme, l'air sombre, elle devine qu'il se rend plaider en faveur du legs Caillebotte. Au retour, il s'arrête rue Taitbout et se confie : « Comment peut-on refuser un don? D'une valeur de 400 000 francs, de surcroît, vous rendez-vous compte? »

Le baptême de Jean Renoir à Montmartre

Aline Charigot, l'épouse du maître, aimerait bien favoriser le mariage de Jeanne avec Georges Durand-Ruel, l'un des fils du célèbre galeriste. D'où le projet de prendre Jeanne comme marraine et Georges comme parrain pour le baptême du petit Jean, prévu, fin avril 1896, à Saint-Pierre de Montmartre. Jeanne Baudot et Georges Durand-Ruel ont accepté, touchés par un tel témoignage de considération et

d'amitié. Jeanne se réjouit d'une belle journée de fête. Une occasion d'étreindre une nouvelle toilette, ce qui n'est pas pour lui déplaire! Et quelle chance en ce grand jour. Le temps est magnifique!

Les Renoir ont bien fait les choses : après la céré-

« Vous travaillerez longtemps, avant de faire une autre toile comme celle-ci. »

compliment décisif sur l'une de ses récentes productions : « Vous travaillerez longtemps, avant de faire une autre toile comme celle-ci », lui dit-il. Imaginez le bonheur de la jeune fille!

Après cette reconnaissance du talent de leur progéniture, M. et Mme Baudot cèdent et autorisent Jeanne à suivre son destin d'artiste.

Toujours chaleureusement reçu, Renoir prend rapidement l'habitude de s'inviter au 50 rue Taitbout, afin d'examiner les nouveautés de son élève. Il l'emmène souvent au Louvre. C'est d'ailleurs, devant les grands peintres qu'il lui conseille de poser son chevalet.

Ils vont devenir de grands amis, des complices, des confidents. Ils peignent côte à côte, dans

monie, les invités seront conviés dans le maquis du château des Brouillards, où les tables ont été dressées, Gabrielle, la nounou de Jean, étant chargée de tirer le Frontignan du tonneau que Renoir a fait venir exprès et de le distribuer aux amateurs. On sait qu'il y aura du vol-au-vent de

chez Bourbonneux et de la brioche de chez Mangin que les initiés proclament comme étant les seules brioches de Paris!

Tout augure d'une belle cérémonie. Les dames arborent leurs plus belles toilettes. Les messieurs ont revêtu jaquette noire et chapeaux hauts-de-forme, les demoiselles Hugues portent sur la tête une immense corbeille couverte d'oiseaux empaillés et de fleurs aux pétales de soie. « Comment font-elles pour ne pas crouler sous le poids? » s'interroge Renoir.

Faivre et Lestringuez ajoutent des notes de couleurs avec leurs gilets écossais, les femmes et les jeunes filles ont choisi des robes claires et des ombrelles de dentelle pour se protéger des rayons ardents. Eugène, le cousin de Renoir, a endossé sa tunique coloniale, bardée de médailles. Il y a aussi un prêtre, l'abbé Caillebotte, frère de Martial et du regretté Gustave. Les gens du maquis et les commerçants du quartier sont venus en nombre et se pressent à l'entrée de l'église pour admirer tous ces bourgeois endimanchés.

Une fois la cérémonie terminée, Jeanne et son « compère » prennent place à la table d'honneur où président Renoir et son épouse Aline. Le Muscat de Frontignan et le vin d'Essoyes tournent rapidement les têtes et favorisent une gaieté tapageuse. Les conversations vont bon train. Certains messieurs tentent quelques grivoiseries, vite interrompues par Renoir, qui désire épargner les chastes oreilles des demoiselles. Faivre, gratifié d'un grand coup de pied sous la table, en fait d'ailleurs les frais!

Après le dessert, les convives se répandent sous les ombrages. Georges et Jeanne vont admirer une chèvre qu'un certain Griès, habitant du maquis, coiffé d'une casquette en peau de lapin, vient d'acheter. Georges lui donne du feuillage à brouter et les deux jeunes gens rient de bon cœur en voyant

Nature morte au compotier, une des très nombreuses compositions peintes par Jeanne Baudot dans le style des impressionnistes.



PARIS - Vieux Montmartre - Rue Cortot

B. F., PARIS

l'animal engoutir les végétaux qu'on lui distribue. Et si Georges et Jeanne échangent un amical baiser sur la joue, en prenant congé l'un de l'autre, leur relation n'ira pas plus loin...

Cure de repos au château des Brouillards

Grâce aux leçons du maître, Jeanne progresse. Elle peint dans sa chambre de bonne transformée en atelier et y fait venir des modèles qu'elle loue pour la plupart dans le quartier de Montmartre, des gavroches délorées prêtes à se mettre nues pour quelques sous, pour un chapeau, un nouveau jupon.

Mais Jeanne travaille trop, elle se surmène et fait un malaise, lors d'une réception. Il lui faut un changement d'air, décrète le Dr Baudot. Renoir qui doit s'absenter une quinzaine de jours, lui propose de venir respirer l'air pur chargé des senteurs de lilas du haut de la Butte. C'est ainsi que Jeanne se voit conviée à séjourner au château des Brouillards, au n° 13 de la rue Girardon : l'atelier privatif du maître, le musée où il entropose ses plus belles créations.

Elle s'empare des clefs avec enthousiasme sans songer à la responsabilité qui va lui incomber. De quelle insouciance est-on doté à seize ans!

Le château des Brouillards est, en réalité, une grosse maison bourgeoise au milieu d'un grand parc où sont disséminés différents pavillons. La famille Renoir habite le n°6. Jeanne, accompagnée de sa mère et de sa bonne, Catherine, toutes trois chargées de sacs, se présentent devant la grille. Elles s'arrêtent quelques instants à l'entrée, posant leurs paquets sur les gros pavés, afin de reprendre leur souffle après l'épuisante montée. Jeanne est ravie de vivre quelques jours dans l'ancre du maître.

De temps à autre, Jeanne s'échappe du château pour faire un tour sur la Butte. Elle arpente les ruelles sinueuses, emprunte la rue Cortot, longe les vignes et pousse jusqu'au Lapin Agile. Elle sait que c'est le fief de Bruant qui aime choquer les bourgeois par ses chansons osées. Des poètes et des caricaturistes hantent le cabaret. On y boit de l'absinthe.

Puis, elle retourne sagement devant son chevalet, rêvant au Paris nocturne, à ce monde de débauche et d'interdits, dont elle a aperçu le théâtre, en plein jour.

A Montmartre, la fête bat son plein

Les parents de Jeanne ont accepté de lui louer un atelier situé au n° 65 de la rue Lepic, plus spacieux que sa chambre de bonne. En prenant possession des lieux, Jeanne s'émerveille. Que de clarté au troisième étage de ce pavillon! Et quelle vue! À l'est, le moulin de la Galette déploie ses ailes; à l'ouest, on domine toute la plaine jusqu'à Saint-Germain; sous sa fenêtre, le jardin de Léandre, dont le singe gambade et grimpe aux arbres, lui offre un petit coin de campagne.

Pour se rapprocher du nouvel atelier de Renoir, Jeanne va déménager le sien dans un local situé rue Constance. Renoir, Abel Faivre, Jacques Drogue, les petites Manet (Julie, la fille de Berthe Morisot et ses cousines Jeannie et Paule Gobillard), ainsi que Jeanne Clément, sa cousine, ont préparé une surprise à notre Jeanne. La soirée est très joyeuse. Entre rires, chansons et danses, la crémillère est bien pendue!

On finit par se rallier à la proposition des deux Jeanne, infatigables, qui veulent absolument aller à la foire de Montmartre. En chemin vers la Butte, la troupe

s'arrête sous la fenêtre de Renoir, rentré chez lui, et lui offre une sérénade.

A Montmartre, la fête bat son plein. Ici, le repos n'existe pas. Des femmes de petite vertu, des aristocrates, des bourgeois en voyage d'affaires, se pressent sur la place des distractions tapageuses à quelques pas de lieux de débauche. La nuit préserve l'anonymat et excuse toutes les excentricités.

Quel tintamarre! Un manège de petits cochons tourne à grande vitesse. Dès qu'il s'arrête, la troupe l'investit et se laisse emporter dans le tourbillon. On s'amuse follement à se passer un mouchoir de monture en monture. Prenant des risques, on se penche vers le voisin, tenant la bride d'une seule main, jouant à l'acrobate sous le regard des chaperons : le Dr Baudot, le Général et Mme Clément.

Une vie consacrée à la peinture

Après la mort de Pierre-Auguste Renoir en 1919, Jeanne Baudot continue sa route, seule, mais respectueuse des enseignements du maître, cherchant toujours à atteindre la « beauté pure », son leitmotiv. Elle participe régulièrement au Salon des Tuileries au printemps et au Salon d'automne. L'État lui achète une toile (un paysage de neige), une reconnaissance qui constitue une consécration pour l'artiste.

« Grâce à la peinture, j'ai éprouvé des émotions et des joies esthétiques qui m'immunisèrent contre tant d'atteintes terrestres », dira-t-elle dans ses souvenirs. Elle s'éteint en 1957 à Louveciennes, mais c'est dans le vieux cimetière de Montmartre, près de ses parents, qu'elle a choisi de vivre son repos éternel. ●

MICHÈLE DASSAS



* A la lumière de Renoir, Michèle Dassas, Ramsay, 296 p., 19€, également en vente à la boutique du Musée de Montmartre, 12 rue Cortot, métro Lamarck-Caulaincourt.

Si vous souhaitez que soit abordé un sujet particulier relatif à l'histoire, et bien sûr en lien avec le 18^e arrondissement, ou si vous souhaitez proposer un article à ce sujet – événement, personne, situation ... – merci d'en faire part à la coordinatrice de cette rubrique, Danielle Fournier (danielle.fournier@free.fr)

**ATELIERS
LA QUEUE DU TIGRE...
DE LOIN**

Encore un coup du tristement fameux virus, l'artiste plasticienne Séverine Bourguignon a dû annuler les ateliers d'art et de créativité « Marcher sur la queue du tigre » qu'elle devait animer ce mois-ci. Annuler ? Pas tout à fait. Confinement oblige, elle propose des ateliers gratuits sans bouger de chez soi, les dimanches et mercredis après midi à partir de 14h. Les participants (jusqu'à 100, plutôt des adultes, en tout cas des plus de 10 ans) sont invités à rassembler à l'avance vieux magazines, papier blanc, ciseaux, colle, crayons de couleurs, cartons d'emballage... puis à rencontrer l'animatrice via le site Zoom qu'ils auront téléchargé à l'avance. Pour la séance ils se connecteront à l'heure dite sur <https://us04web.zoom.us/j/259441957>. Pour plus d'info : 0613416389. M.O.F.

**PODCASTS
MUSIQUE!**

Radio RapTz, la web radio associative dont nous avons parlé dans notre numéro de novembre dernier, propose une petite sélection de podcasts musicaux pour passer à travers ces temps difficiles et surréalistes. Il y en a pour tous les goûts ! A.K.

Entre autres : Drop Out/Don't Gas Me, TB Show Basement ep#10, Lost Cause, Soulicious Fruits #74, Beats, Grooves & Vibes 73 by DJ Larry Gee, Jeudi Noir/Draft Rap

Pour plus de sélections, allez faire un tour sur www.raptz.com



Sandra Mignot

RIDEAU SUR LES THÉÂTRES

Les restrictions de rassemblements imposées par l'épidémie actuelle de coronavirus ont entraîné la fermeture de tous les établissements culturels. Comment ces entreprises s'en sortiront-elles ?

Comme tous les établissements accueillant du public, les vingt théâtres de l'arrondissement sont fermés. La culture est en berne : représentations annulées, confinement de l'administration, chômage partiel pour toutes les professions directement liées à l'accueil des publics... Mais la situation a des conséquences légèrement différentes selon que le théâtre est subventionné ou totalement privé.

À l'Etoile du Nord, théâtre indépendant mais subventionné, le directeur Jean-François Munnier déplore l'annulation du festival *Immersion Danse* qui avait débuté le 5 mars. La dernière représentation a eu lieu vendredi 14 mars. Psar précaution, le public de la salle, dont la jauge est habituellement de 60, avait été divisé par deux puis les représentations du samedi annulées,

afin de répondre à l'inquiétude du personnel.

Pour l'instant, grâce à la subvention de l'Etat, les salaires des équipes sont maintenus à 100% (84% par l'Etat, 16% par le théâtre) jusqu'à fin avril. Mais pour les artistes programmés, la situation est différente : dans le cas de contrats déjà signés, les cachets seront versés, l'annulation étant un cas de force majeure. Pour les autres, il faudra certainement trouver des compromis. Certaines compagnies sont aidées, en particulier par la Ville, mais pour celles qui fonctionnaient en co-réalisation, c'est-à-dire en partage de recette, la perte risque d'être fatale.

Des établissements fragiles

Pour Adrien Castelneau, co-directeur du Théâtre Lepic, un théâtre totalement privé, c'est ce qui pouvait arriver de pire, après l'impact des manifesta-

tions de Gilets jaunes et les grèves. Le festival Boris Vian, qui devait se tenir du 27 avril au 3 mai est annulé, ainsi que le « *We too festival* », un festival de femmes prévu du 5 au 9 mai que les artistes préparent depuis plus de trois mois et pour lequel une campagne de financement sur Ulule avait été lancée. Le Théâtre Lepic emploie trois salariés en CDI, quelques autres en CDD mais surtout beaucoup d'intermittents. Il ne possède pas de fonds, la nouvelle direction n'ayant pris la main que la saison dernière. Adrien Castelneau pense pouvoir tenir financièrement jusqu'à fin mars, en assurant les salaires et en indemnisant les spectacles en cours mais après ?

Ces deux directeurs espèrent pouvoir reporter à la saison prochaine les manifestations annulées, mais celle de 2020-2021 est déjà pratiquement bouclée. Comment intégrer tous ces projets dans une programmation déjà très serrée ? Ce que l'un et l'autre souhaiteraient pouvoir faire, pour ne pas pénaliser trop lourdement compagnies et artistes.

Tout un écosystème perturbé

Pour l'instant, aucune consigne du Syndicat des théâtres privés concernant les intermittents : les pouvoirs publics vont-ils ou non repousser la date butoir, à laquelle ils doivent avoir assuré 507 heures déclarées pour percevoir le chômage... ? Et avec quelles productions les théâtres vont-ils rouvrir, alors que les répétitions n'ont plus lieu ?

Pour le Théâtre Lepic, le montage des « mises en capsule », 14e édition d'un festival de formes courtes, est pour l'instant à l'arrêt : il devrait débiter le 21 mai et se poursuivre jusqu'au 8 juin. Et à l'Etoile du Nord, on travaille à distance sur la communication de la saison prochaine. ●

DOMINIQUE BOUTEL

**EXPO
L'ICI S'INVITE
CHEZ VOUS !**

Confinement oblige, l'Institut des cultures d'islam s'organise pour proposer des contenus adaptés aux petits et aux grands. Chaque mardi, une lettre d'information donne accès à des interviews d'artistes, des vidéos inédites, des articles ou encore des activités ludiques autour de l'exposition *Croyances* : faire et défaire l'invisible. Seront également évoqués les temps forts de la programmation artistique et culturelle de l'ICI ces dernières années.

Entrez dans l'univers décalé de Seumboy Vrainom : €, l'un des artistes exposés. Se qualifiant d'apprenti chamane numérique, il se demande dans une vidéo, si internet n'est pas devenu une nouvelle religion. On replonge aussi dans la réalisation de la fresque monumentale de Tarek Benaoum : La dernière phrase. Hommage à Hélène Cixous, à l'ICI Léon en 2017. Et d'autres belles surprises à découvrir ! A.K.

Pour s'inscrire : institut-cultures-islam.org

**SOUTIEN
PRÉACHETER DES
LIVRES ET DE L'HISTOIRE**

Les métiers de la culture sont en difficulté. Une librairie et deux artistes cherchent des solutions pour que leur activité ne soit pas balayée par la crise.

La Régulière, la librairie salon de thé de la rue Myrha, a fermé ses portes et annulé tous les événements prévus en avril. Mais pour garder le contact, elle a lancé une plateforme en ligne. Vous pouvez y acheter depuis votre canapé des bons d'achat (entre autres) que vous pourrez dépenser à votre guise lors de la réouverture.

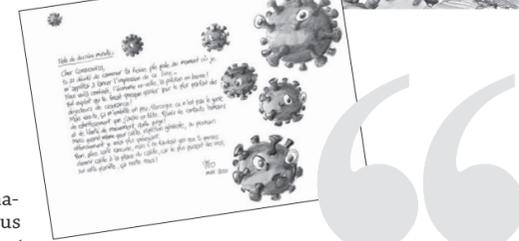
Hector Obalk qui propose chaque week-end au Théâtre de l'Atelier son stand up pédagogique sur l'histoire de la peinture, vous appelle d'ores et déjà à réserver des places pour la reprise. Mais sera-ce en mai ou en juin ?

Enfin, le dessinateur Vito, que vous aviez découvert dans nos colonnes en 2017, vient de terminer un album consacré à la décroissance et la révolution écologique : *Vito Utopique*. Après s'être interrogé sur l'opportunité de le faire imprimer, il a décidé de repousser la publication en mai. Si vous aimez son travail, rien ne vous empêche de le contacter et réserver votre exemplaire. Il propose également d'envoyer ses ouvrages récents par la poste aux confinés qui le souhaitent. A.K. ET S.M.

La plateforme de La Régulière : <https://la-reguliere.myshopify.com>

Toute l'histoire de la peinture : réserver via theatre-atelier.com

Et pour contacter Vito : locuratolov@yahoo.fr ou sa page Facebook @VITO.Illustration



NOTE DE DERNIÈRE MINUTE : *Cher Conaravirus, tu as décidé de ramener ta fraise pile poile au moment où je m'apprêtais à lancer l'impression de ce livre... Nous voilà confinés, l'économie en veille, la pollution en berne ! Bel exploit qui te ferait presque passer pour le plus parfait des objecteurs de croissance ! [...] Bon, allez, sans rancune, mais il ne faudrait pas que tu penses devenir calife à la place du calife, car le plus puissant des virus, sur cette planète, ça reste nous ! VITO, MARS 2020*



Voyage dans le temps

Le carrefour des rues Berthe et Andrieu a rajeuni de près de 80 ans, durant quelques semaines entre le 2 et le 17 mars. Des scènes du film *Adieu Mr Haffmann*, prévu pour une diffusion en salles en janvier 2021, y ont en effet été tournées. Il fallait pour cela ramener le quartier en 1942, durant l'occupation allemande de la France. Le film est réalisé par Fred Cavayé, avec Daniel Auteuil, Gilles Lellouche et Sara Giraudeau en tête d'affiche. Il est inspiré d'une pièce couronnée de quatre Molière en 2019. Il raconte l'histoire d'un bijoutier juif qui confie sa boutique à son employé, celui-ci, en échange, le dissimulant dans sa cave. Le tournage a été interrompu par l'interdiction des rassemblements et les restrictions de circulation décrétées par le gouvernement le 17 mars. Le week-end précédent, Parisiens et touristes ont abondamment profité du décor pour des séances photos. S.M.



Sandra Mignot

**CE NUMÉRO EST
EXCEPTIONNELLEMENT
DIFFUSÉ EN LIGNE**

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

**VOUS POUVEZ ÉGALEMENT
FAIRE UN DON VIA :**
<https://www.l8dumois.info/>
un-numero-entierement-en-ligne

Abonnement au mensuel Le 18° du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..50€
- Abonnement d'un an à l'étranger :31€

Adhésion à l'association des Amis du 18° du mois

- J'adhère pour 1 an :18€
 - J'adhère pour 2 ans :36€
 - Je soutiens l'association :80€
- (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

**Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois »,
76, rue Marcadet 75018 Paris :**

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18° du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - **courriel :** l8dumois@gmail.com - **Site :** <http://l8dumois.info>

CE QUE NOUS AIMIONS DE NADIA (2)

Depuis la disparition de Nadia Djabali – rédactrice, maquettiste puis rédactrice en chef du 18e du mois – nous avons reçu des témoignages de la femme, la maman, la journaliste, l'artiste qu'elle était. Les premiers ont été publiés dans notre numéro 280 en mars. Voici la suite de cet hommage. L'équipe du journal organisera également une cérémonie en son honneur dès que les circonstances le permettront.

LE CANAL HISTORIQUE, SES COPAINS DU LYCÉE DE PLAISIR

Dans nos souvenirs, Nadia est un visage maintes fois croisé au lycée ou plutôt une figure déambulant en bande, vêtue de robes indiennes, chantant Higelin, organisant le gala du lycée. Elle avait été orientée contre son gré dans une filière commerciale, dont le caractère soi-disant professionnalisant avait été jugé plus adapté à sa situation de soutien de famille par l'horrible proviseuse. De quoi je me mêle ! Nadia aimait les sciences sociales et voulait étudier à l'université. C'est avec fierté qu'elle proclama plus tard « *ça y est, je suis étudiante en histoire, j'ai pris mes sept UV obligatoires, mais pas une de plus, faut pas déconner* ».

Elle aimait le volley, sauf les abdos, et les sports de combat ; la sociologie, surtout. Admiratrice de l'œuvre de Bourdieu, elle a mené très jeune ses premiers combats, pour échapper aux puissantes forces de l'habitus et à un mariage arrangé.

Nadia était capable de transports d'affection et sa formule « *c'est magnifique* » s'appliquait aussi bien à une personne, un spectacle ou un plat de pommes de terre. Sa façon de traîner sur le « a » de « magnifique » était proportionnelle à son enthousiasme. La Corse, par exemple, était « *maaaagnifique* ». Au point de sacrifier aux injonctions de l'accès à la propriété... à sa façon : « *Tu sais, comme je ne serai jamais propriétaire, j'ai acheté une caravane dans un camping à Santa Maria Poggio.* » A l'opposé de « *maaaagnifique* », il y avait : « *C'est nâââze !!* », prononcé de manière inimitable avec des « â » circonflexes.

Nadia a tracé sa route en empruntant les voies de l'école de la République et a réussi – grâce à et malgré l'Education nationale. Elle entretenait ce paradoxe de toujours batailler pour obtenir ce qu'elle voulait et de presque s'excuser d'y être parvenue, laissant penser qu'elle naviguait sa vie en autodidacte, malgré ses titres universitaires. Elle récuserait ce qualificatif, mais Nadia était une intellectuelle. Surdouée, elle aimait chercher, questionner, s'étonner, toujours avec humour et parfois mauvaise



Florence Maurice

foi, argumenter, comprendre, avec ses mains d'artistes qui prolongeaient son esprit créatif.

Son dernier diplôme, c'est la justice qui le lui a délivré. Lors des procès intentés par le groupe Bolloré, Nadia a défendu et lavé son honneur de journaliste, répondant au feu roulant de questions des avocats par un « *ça va, c'est pas un Trivial poursuit non plus* », luttant pour la défense de la liberté de la presse contre l'intimidation des puissants. Rien que ça !

Chère et douce Nadia, talentueuse, timide, impertinente, qui décrétait « *je m'en fous, je serai riche et célèbre à 25 ans* », puis, avançant en âge, passant discrètement à « *je m'en fous... à 35 ans* ». Nadia admirative ou définitive, Nadia amoureuse, Nadia maman, de tout son être, Nadia et son sens de l'humour, Nadia qui sur ses derniers jours voulait tout simplement refonder la gauche et qui déjà, à 15 ans, se levait brusquement en s'écriant : « *Il faut faire quelque chose de grand !* »... Et c'est bien ce qu'elle a fait toute sa vie. ● FLO, JACQUES, JOËL, OLIVIER, SAMIA

Vingt-quatre pages

Ça n'a pas été facile au début. Noël Monier et Marie-Pierre Larrivé, qui depuis des années sortaient le journal contre vents et marées, vivaient leurs derniers jours, trop faibles pour nous aider. Du jour au lendemain, il a fallu faire sans eux. Heureusement Nadia était là qui, comme maquettiste, travaillait depuis des années avec eux, discutait avec eux. Le pilier désormais c'était elle, quitte à passer des nuits blanches pour traiter les sujets que nul autre n'avait pris en charge. Plusieurs fois nous nous sommes dit :

« S'il le faut, on ne sortira le journal que sur 20 pages mais on le sortira ». On l'a sorti chaque fois, toujours sur 24 pages. Depuis deux ans maintenant, on faisait le journal sans elle, partie vers d'autres horizons. Sans elle ? Pas vraiment. Elle restait la référence et presque chaque fois qu'on se voyait, même tout au bout de sa vie, toute faible qu'elle était, nous ne pouvions nous empêcher d'en parler. Elle savait la tâche ardue, disait « il faut tenir bon ». Et puis avec un petit sourire de celle qui n'y croyait guère : « Quand je prendrai ma retraite, je reviendrai. » Elle ne reviendra pas et nous manque à jamais. M.-0.F.

Je me souviens...

Je me souviens de mon premier comité de rédaction, chez toi, rue de Panama, alors que nous étions tous inquiets de la santé de Marie-Pierre et de Noël. Je me souviens que tu as terminé à la petite cuillère une terrine chèvre frais-poivron (un peu affaissée !) concoctée pour un dîner sur le thème de l'année de la chèvre du zodiaque chinois. Je me souviens que tu as réuni la rédaction en urgence après les attentats du 13 novembre 2015 pour que cette terrible actualité soit présente dans le journal de décembre. Avec sa superbe une dessinée par Hervé Baudry... Je me souviens de ton « s'il vous plaît, on s'écoute » quand la réunion se dissipait en nombreux apartés. Je me souviens que lorsque je regrettais de ne pas avoir signalé dans le journal une expo, un spectacle qui semblait intéressant, tu me disais : « On n'est ni l'Officiel des spectacles ni Télérama. » Je me souviens avoir écrit sur tes expos plusieurs papiers qui n'ont jamais été publiés car tu ne voulais pas faire ta promo dans le journal. Je me souviens qu'en fin de bouclage, après quelques montées d'adrénaline sur le contenu du journal, tu disais souvent : « Tous les mois, c'est un petit miracle ! » Surtout grâce à toi et à ton engagement de chaque jour. Je me souviendrai de toi, Nadia.

ANNIE KATZ

Ton visage irradiait

C'est, il y a des années, un jour de Fête des Jardins, je crois, du côté de La Chapelle. Le 18e du mois y a un stand de vente et promotion du journal. Gunther, Annie, moi et d'autres bénévoles faisons de notre mieux et encaissons les recettes. Et, de cet emplacement stratégique, le dos tourné aux voies ferrées, on voit les visiteurs qui entrent, se reconnaissent, discutent, boivent un coup, prennent place autour des tables de jardin en dégustant les gâteaux fameux confectionnés par les collègues. Je prends quelques photos à la volée. Quand Nadia, une cigarette à la main et bavardant avec des copines, se présente dans mon champ. Son fils, pré-adolescent, se dirige vers elle qui lui sourit. Je ne suis pas du tout pro de la photo mais j'appuie sur le déclencheur de mon petit appareil, saisissant ce moment de pure tendresse échangé entre toi et ton fils. Nadia, ton visage irradiait. Ne m'avais-tu pas confirmé, un peu plus tard, ce jour-là : « Oui, il est gentil, mon petit garçon ». Je suis heureuse de t'avoir, à l'époque, envoyé par poste, la photo de cet instant si beau. JACQUELINE GAMBLIN

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 18^E DU MOIS

L'association *Les Amis du 18e du mois*, qui publie sans aucune interruption votre mensuel *Le 18e du mois* depuis 25 ans, a tenu son assemblée générale ordinaire le samedi 29 février 2020 à la Maison des associations, à deux pas du local du journal.

Les adhérents ont manifesté leur intérêt puisque 60 d'entre eux étaient présents ou représentés.

Anne Bayley, présidente sortante, que nous remercions pour son engagement sans faille, a rappelé que Nadia Djabali, notre ancienne rédactrice en chef est malheureusement décédée le 26 janvier. Nadia était unanimement aimée et appréciée, les nombreux témoignages dans le numéro de mars ainsi que dans celui-ci en sont la preuve.

Tout le monde salue la qualité du journal tant au niveau du contenu que de la maquette mais malgré les efforts et l'implication de chacun, nos ventes sont en baisse. Cette baisse n'est malheureusement pas propre au *18e du mois*, toute la presse écrite vit les mêmes difficultés. Cette situation est inquiétante car elle se double pour nous d'une situation financière préoccupante.

La question de faire appel de nouvelles subventions a été évoquée. Mais nous pensons que ce qui doit faire vivre ce journal, ce sont ses lecteurs et les ventes. Nous sommes confiants que ces dernières vont remonter et mettons tout en œuvre pour cela en améliorant encore et toujours le contenu, en développant de nouveaux points de vente et en accroissant la visibilité du journal. Mais malheureusement, en attendant, nous avons dû prendre la décision d'augmenter le prix de vente de notre journal.

Ce prix était inchangé depuis 2015, il sera désormais de 2,80€ à compter du numéro de mai.

Plusieurs pistes ont été évoquées pour nous aider à redynamiser notre association et continuer à assurer la qualité du *18e du mois*. Tout d'abord, un dispositif local

d'accompagnement (DLA) va nous permettre de mener un travail de réflexion sur notre fonctionnement actuel et d'améliorer ce qui devra l'être.

Ensuite, comme vous le savez, la sortie du journal tous les mois repose essentiellement sur une équipe de bénévoles qui assurent la rédaction des articles, l'expédition aux abonnés, la distribution aux points de vente et les ventes « à la criée » entre autres. Nous allons travailler à améliorer l'implication de ces bénévoles, indispensables à notre fonctionnement et que nous remercions ici.

Et pour terminer, ce journal qui existe depuis 1994, unique en son genre, rédigé « par des habitants, pour des habitants » pour une information locale indépendante est le vôtre. Il ne peut vivre qu'avec ses lecteurs, adhérents, bénévoles. Alors lisez-le, faites le connaître autour de vous, dites-nous pourquoi vous le lisez, ce que vous aimez et n'hésitez pas à le rejoindre. ● SYLVIE CHATELIN, PRÉSIDENTE

NOUVEAU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Un nouveau CA a été élu par l'AG. Il se compose de : Anne Bayley, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin (présidente), Daniel Conrod, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier (secrétaire adjointe), Annie Katz (vice-présidente), Patrick Mallet, Catherine Masson (trésorière), Martine Pascual, Lydie Quentin, Claire Rosemberg, Sophie Roux (secrétaire), Emmanuel Tronquart.

ERRATUM Dans notre numéro 280, deux erreurs se sont glissées dans le portrait consacré à la candidate de la liste "Le 18e en commun". Elle s'appelle en fait Chloé Desoutter. Et elle se définit comme une personne NON binaire, contrairement à ce que nous avions écrit. Nos excuses à Chloé.

Un numéro entièrement en ligne

Dans le contexte exceptionnel que nous connaissons actuellement avec la crise Covid-19, *Le 18e du mois* ne sortira pas en kiosque ce mois-ci. Une grande partie de nos partenaires, de l'imprimeur aux dépositaires, sont fermés jusqu'à une date encore incertaine. Tous nos bénévoles, et en particulier ceux qui livrent et ceux qui plient habituellement le journal avant envoi et réception dans votre boîte aux lettres sont invités à rester chez eux. La priorité est bien de rester chez soi pour contribuer, tous, au ralentissement de la propagation du virus. Face à l'impossibilité d'imprimer le journal, nous n'avons pourtant pas renoncé à sortir notre numéro d'avril et toute l'équipe s'est mobilisée.

Ce journal, s'il vit principalement grâce à une équipe de bénévoles motivés qui restent vigilants sur toute l'actualité du 18e, qui rédigent des articles, qui les relisent, qui photographient, a cependant un coût : un loyer à payer, une rédactrice en chef et une graphiste rémunérées. Il est habituellement vendu 2,50 € en kiosque. Si ce numéro vous a plu, si vous pensez important de maintenir une information locale indépendante de toute organisation politique, religieuse ou syndicale, n'hésitez pas à nous soutenir en faisant un don (montant libre) en cliquant sur le lien ci-dessous. Bonne lecture !

L'ÉQUIPE DU 18^E DU MOIS

POUR FAIRE UN DON :

<https://www.18dumois.info/un-numero-entierement-en-ligne>

Au cœur du 18^e, un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Au fond de la cité Véron vit une femme littéralement hors du commun. Mandataire et directrice du patrimoine de Boris Vian, Nicole pousse l'engagement jusqu'à vivre dans les murs de l'artiste aux multiples talents.

NICOLE BERTOLT L'ŒUVRE D'UNE VIE

Quand je suis arrivée ici, je venais d'un milieu pas du tout artistique, résume Nicole Bertolt. Je suis issue d'une famille pauvre, j'étais une enfant maltraitée et un peu sauvage, mais immédiatement j'ai senti une connexion avec Ursula Kübler, veuve de Boris Vian. Et quand j'ai été en difficulté, j'ai frappé à la porte, je me suis installée... et je ne suis jamais repartie.

Silhouette élancée et chevelure auburn bouclée ramenée en arrière, Nicole reçoit dans le salon de celui qu'elle appelle Boris, comme un proche. Elle s'autorise à avaler un bol de soupe en répondant à nos questions, avant de sortir pour un rendez-vous professionnel, un dimanche. La veille, elle était l'invitée d'un spectacle donné aux Trois Baudets en l'honneur de l'écrivain. « Dans ma vie, il n'y a pas vraiment de vacances, de dimanche, ni même de congé maternité, résume cette mère de deux grands enfants, et ça me va comme ça. Je suis dévouée, je me suis mise au service de l'œuvre de Boris Vian. » Enzo N'Sihid, son fils de 20 ans, a eu tout le loisir de l'observer : « Ce n'est pas un travail pour elle, mais un devoir de rétablir cette œuvre dans son esprit et sa modernité. »

Le centenaire Boris Vian

Aujourd'hui mandataire de l'œuvre de Boris Vian et directrice du patrimoine, chaque jour, Nicole répond à l'abondant courrier reçu à son domicile. Sollicitations pour accéder à des documents, créer un spectacle ou une rencontre littéraire, visiter l'appartement, éditer un ouvrage, lancer une recherche universitaire... 2020 est une année un peu spéciale : celle du centenaire de l'auteur de *L'Écume des jours*. Depuis le temps que Nicole travaille à la promotion de ses œuvres, d'abord au côté d'Ursula et de D'dée (alias Christian Trisot, grand ami de Vian) puis seule depuis qu'ils sont décédés, les multiples hommages rendus cette année représentent pour elle un accomplissement. « Elle a dépensé une énergie considérable pour organiser les festivités », souligne Thierry Foulc, artiste peintre et satrape du Collège de Pataphysique, « société de recherches savantes et inutiles » dont faisait partie Vian. « Elle y a même laissé sa santé à certains moments. »

Quand j'ai été en difficulté, j'ai frappé à la porte, je me suis installée... et je ne suis jamais repartie.

Toute sa vie d'adulte, Nicole a vécu et/ou travaillé dans l'appartement qu'avait aménagé le couple Vian-Kübler. Presque rien n'y a bougé. « Je me sers de tout ce qui est ici en y faisant bien attention. » Nicole



Yuri Zakovitch

montre avec plaisir l'atelier où sont encore tous les outils de l'ingénieur ingénieur qu'il était, le meuble de musique – conçu par l'écrivain – dans lequel est dissimulée une platine vinyle, la collection de disques toujours en place sur les étagères, les équerres fétiches accrochées un peu partout... Et le bureau du fameux satrape, sur lequel elle a disposé tous les ouvrages sortis cette année : BD, livre pour enfants, coffret spécial, etc.

S'investir pour survivre

Une telle intimité étonne, alors que Nicole n'a jamais fréquenté l'homme. Quand Boris Vian est décédé, elle avait trois ans. Et en 1976, lorsqu'elle a rencontré sa veuve dans le sud de la France, elle connaissait à peine son œuvre. « Puis, avec Ursula, nous nous sommes revues quelques fois, jusqu'à ce que je débarque cité Véron, quand j'ai eu besoin d'aide », résume-t-elle pudiquement. A partir

de 1980, Nicole Bertolt a compulsé tous les manuscrits, partitions, coupures de journaux que Vian conservait. Elle les a triés et archivés pour en permettre la consultation. D'abord bénévoles-

ment, vivant de petits jobs à côté. « Puis il y avait un travail tellement colossal que j'ai tout lâché pour m'y consacrer. » Elle a lu les ouvrages que possédait l'écrivain, écouté ses disques, fréquenté ses amis et les membres de sa famille.

Personne aussi bien qu'elle ne connaît l'auteur, mais aussi l'homme. Avec le recul, Nicole analyse : « Lorsqu'on est au bout du bout, on est obligé d'aller puiser tout au fond de soi d'autres mots, d'autres explications, d'autres couleurs, d'autres saveurs qui permettent de développer une créativité qui est de l'ordre de la survie. Vian l'a ressenti, lui qui a vécu toute sa courte vie avec une maladie cardiaque. Moi-même aussi en tant qu'enfant maltraitée quand je suis arrivée dans cet univers. » Peut-être l'une des clefs pour saisir son intimité avec l'écrivain disparu ? « Ma mère a un côté spirituel puissant, assure Jessica Oros, sa fille de 28 ans. Elle est en contact toute la journée avec quelqu'un qui n'est plus de ce monde mais qui est pourtant tellement actuel. »

Deuxième famille

Nicole est devenue commanderesse de l'Ordre de la Grande Gidouille, au sein du Collège de Pataphysique, « comme Boris Vian ». « C'est un grade que l'on attribue à ceux qui ont vraiment soutenu le Collège, précise Thierry Foulc. Or, Nicole nous a souvent accueillies cité Véron pour diverses manifestations. » Finalement, avec Ursula, D'dée et tous les autres qui passaient dans cet appartement où l'on vivait un peu « à la soixante-huitarde », elle s'est trouvée une deuxième famille. Ursula avait même pensé à l'adopter, peu avant son décès, en 2010. Et Nicole a été la curatrice de la fille de Boris Vian, Carole, atteinte d'une maladie chronique, pendant quatorze ans.

Nicole Bertolt a aussi eu une vie de couple et de mère. Quinze ans durant, de 1988 à 2003, elle a habité à une encablure de là avec le père de ses deux enfants, rue Lepic. Tout en continuant de travailler pour la préservation et la promotion de l'œuvre de Vian. « Mon mari disait que j'étais la troisième épouse de Boris. Ce n'était pas toujours sans poser problème », reconnaît-elle. Tous les jours, elle revenait travailler à l'appartement. Après leur séparation, elle a eu d'autres adresses dans le quartier mais est finalement revenue s'installer chez Vian, avec ses deux enfants.

« Ursula et le fils aîné de Boris vivaient alors principalement dans le sud, Carole était décédée. C'était vraiment dommage que la maison reste vide. » Entretiens, Ursula Kübler lui avait transmis le flambeau, comme elle-même en avait hérité de son défunt époux, avec l'accord du dernier héritier, Patrick Vian. « Je ne vois pas qui d'autre qu'elle pourrait le faire, conclut Thierry Foulc, tout le monde ne peut pas consacrer sa vie à l'étude d'un autre. » ●